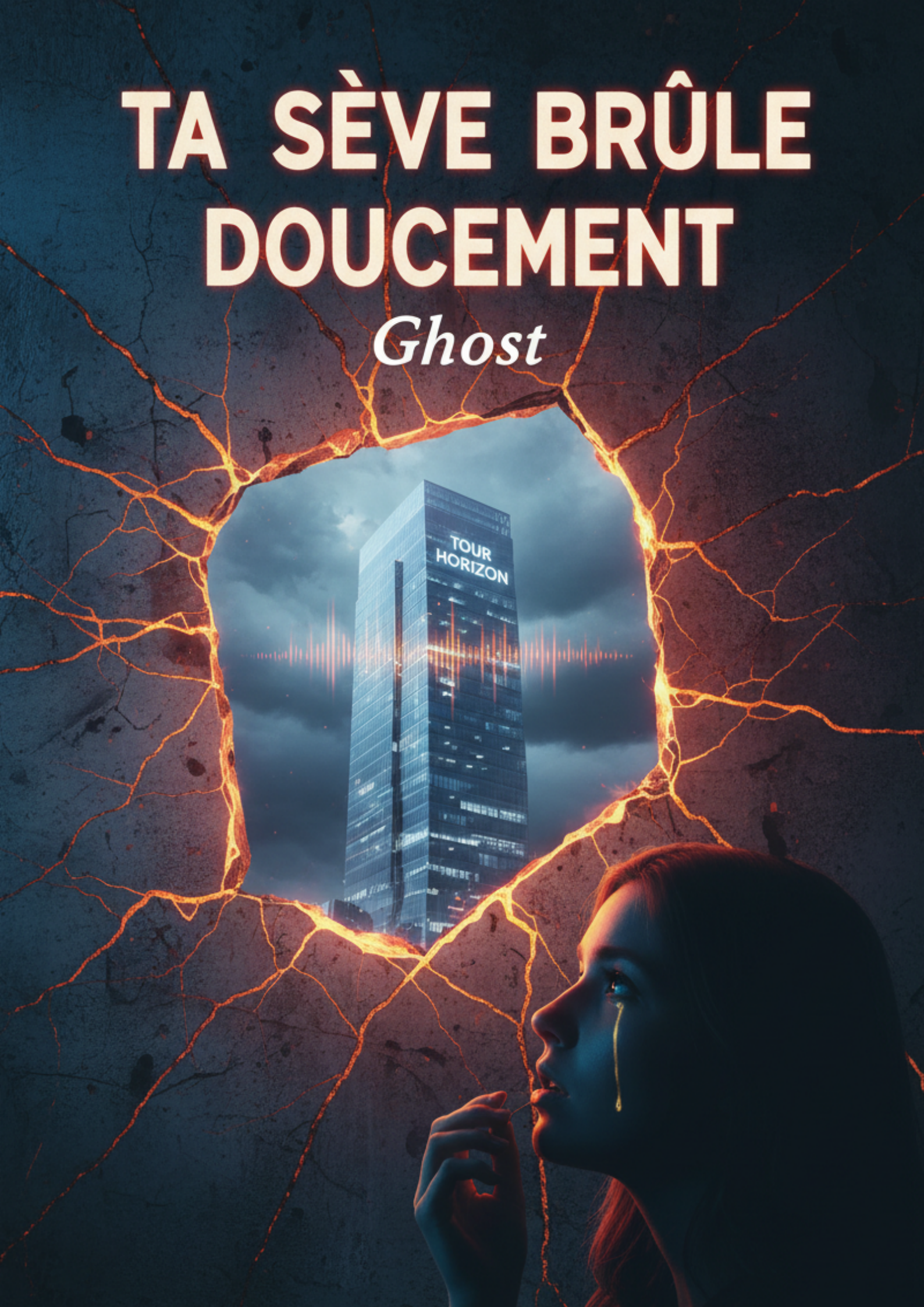


TA SÈVE BRÛLE DOUCEMENT

Ghost



Ta Sève Brûle Doucement

Par Ghost

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Asphyxie de Verre	4
Chapitre 2 : L'Héritage de Poussière	9
Chapitre 3 : La Première Infusion	13
Chapitre 4 : Le Cocon de Laine	18
Chapitre 5 : Rythme de Charpente	22
Chapitre 6 : La Macération des Doigts	27
Chapitre 7 : Le Jardin des Racines Inverses	32
Chapitre 8 : Le Festin de Terreau	38
Chapitre 9 : L'Asphyxie Consentie	43
Chapitre 10 : Les Fondations de Moelle	48
Chapitre 11 : Le Cri de Sève	53
Chapitre 12 : L'Effacement du Derme	57
Chapitre 13 : La Sentinelle de Bois	62
Chapitre 14 : Floraison Interne	67

Chapitre 1

L'Asphyxie de Verre

Le béton est un mensonge à angle droit qui finit toujours par vous percer la gorge. À 17h42, le verre de la tour Horizon — cette insulte translucide au ciel de novembre — a commencé à vibrer contre les tympanes d'Élise avec une fréquence de scie sauteuse. Elle ne l'a pas entendu ; elle l'a goûté. Une saveur de silice, d'électricité statique et de sueur froide. Les plans sur son bureau, des tracés d'acier pour des gens qui ne respirent jamais, se sont mis à s'agiter comme des peaux mortes. Elle a pris ses clés, non pas comme on saisit un outil, mais comme on empoigne une arme blanche. Sortir. Quitter la géométrie. Devenir une anomalie dans le quadrillage.

La ville derrière elle n'était plus qu'une architecture de l'asphyxie, un empilement de cubes gris où l'air est recyclé par des poumons en plastique. Chaque kilomètre parcouru vers le Nord agissait comme une râpe sur son vernis social. L'autoroute est devenue départementale, puis une veine creusée dans le calcaire, et enfin un simple trait de terre battue s'enfonçant sous les canopées noires. La voiture, cet habitacle de métal stérile, semblait soudain obscène au milieu de ce désordre végétal.

Elle s'est arrêtée là où la route renonçait.

Le Chalet-Racine ne se dresse pas, il s'accroupit. C'est une excroissance de bois sombre, un kyste architectural niché dans le pli d'un vallon où la lumière oublie d'entrer. L'oncle taxidermiste n'avait pas construit une maison, il avait pétrifié une bête. Les madriers de mélèze, saturés de tanins et d'humidité séculaire, ont la couleur du sang séché sous les ongles. On dirait que la structure a été hissée du sol par des mains de terre cuite.

Élise est sortie du véhicule. Le silence l'a frappée comme un sac de sable. Ce n'était pas l'absence de bruit, mais une présence sonore faite de craquements de bois mort et du glissement des insectes sous l'humus.

[SÉQUENCE SENSORIELLE : SYSTÈME RESPIRATOIRE]

- Entrée d'air : 4 litres.
- Contaminants : Poussière de béton (trace), Monoxyde de carbone (résidu), Odeur de ronce (85%), Temps qui pourrit (15%).
- Diagnostic : Rejet immédiat de la prothèse urbaine.

Elle a marché vers le seuil. Chaque pas sur le tapis d'aiguilles de pin envoyait une décharge dans sa voûte plantaire, comme si le sol essayait de lire son code génétique. La porte était une dalle de chêne brut, sans vernis, sans artifice, juste la brutalité de la fibre exposée aux intempéries.

Lorsqu'elle a poussé le battant, l'odeur l'a terrassée. Ce n'était pas le parfum aseptisé des bougies « Forêt de Pin » qu'elle achetait chez Nature & Découvertes pour oublier son burn-out. C'était l'odeur de la digestion. Le musc des bêtes empaillées qui s'effritent dans les coins sombres, l'acidité des moisissures nobles, le parfum de la sève qui stagne dans les veines du bois mort. C'était une odeur de viscères et de bibliothèque humide.

— Je suis là, a-t-elle murmuré. Sa propre voix lui a paru artificielle, une fréquence radio parasite dans un temple de terre.

Elle n'a pas allumé les lumières. Elle ne voulait pas voir les angles. Ses doigts, ces longs appendices d'architecte habitués à la souris d'ordinateur et au stylet numérique, ont cherché un appui. Elle a posé la paume de sa main droite sur la cloison principale, une poutre maîtresse qui semblait porter tout le poids du ciel nocturne.

Le contact a été un choc thermique inversé.

Le bois n'était pas froid. Il n'était pas chaud non plus. Il était *actif*. Sous la paume d'Élise, la texture granuleuse de l'écorce résiduelle a semblé répondre. Une vibration poreuse, une basse fréquence qui remontait le long de son radius, traversait son coude pour s'installer confortablement à la base de sa nuque. Elle a fermé les yeux.

[EXTRAIT DU JOURNAL DE BORD - ÉLISE - ENREGISTREMENT
PSYCHIQUE 01]

« La peau du mur est plus réelle que la mienne. En ville, tout est lisse. Ici, tout est obstacle. La matière me demande des comptes. J'ai l'impression que si je reste appuyée trop longtemps, mes empreintes digitales vont s'imprimer définitivement dans les fibres du mélèze. Et le pire, c'est que je n'ai pas envie de retirer ma main. C'est comme brancher une batterie à plat sur une centrale électrique qui fonctionne à la décomposition. »

Elle a fait glisser ses doigts sur la surface. Elle a senti les nœuds du bois, ces cicatrices où les branches ont été arrachées il y a des décennies. Ils ressemblaient à des yeux clos, des orifices secrets. La structure vibrait. Un appel granuleux. La maison ne se contentait pas de l'accueillir ; elle l'auscultait. Les fenêtres, de petits carreaux de verre soufflé aux reflets jaunâtres, semblaient transpirer une humidité qui n'était pas celle de l'extérieur. C'était la sueur de la maison. Ou peut-être celle d'Élise, transférée par osmose à travers l'atmosphère saturée.

Elle s'est enfoncée dans le salon. Les meubles, des masses informes recouvertes de draps de laine brute, ressemblaient à des animaux en hibernation. La laine piquait l'air. Une laine grasse, pleine de lanoline, qui semblait vouloir s'agripper aux vêtements de coton fin qu'elle portait. Son pull en cachemire de luxe, acheté sur Regent Street, paraissait soudain ridicule, une peau de plastique incapable de protéger quoi que ce soit.

Elle a retiré ses chaussures. Le contact du plancher, dont les lames gémissaient sous

son poids avec une satisfaction presque organique, a provoqué un frisson qui a redressé les poils de son avant-bras. Elle n'était plus l'architecte. Elle n'était plus celle qui concevait des structures. Elle était devenue la matière première d'un chantier qui la dépassait.

[NOTE TECHNIQUE GHOST : LA TRANSITION EST ENCLENCHÉE. L'HÔTE ACCEPTE LE FERTILISANT.]

Elle s'est assise par terre, le dos contre le mur vibrant. Elle a senti le bois mordre doucement ses omoplates. Dans l'obscurité, les parois du Chalet-Racine semblaient se rapprocher, non pas pour l'écraser, mais pour l'ajuster. Les poumons d'Élise, encore pleins de cette poussière de béton urbain, ont expulsé un dernier nuage de grisaille. Elle a inspiré. L'air était épais, presque solide, chargé de spores et de secrets de taxidermiste.

Un bruit de succion s'est fait entendre dans les fondations. L'eau des pluies passées, piégée sous la structure, remontait par capillarité. Élise a posé son oreille contre le bois. Elle n'entendait pas le vent. Elle entendait le battement de cœur de la sève, une pulsation lente, géologique, un tambour de bois qui frappait à l'intérieur de son propre crâne.

Le verre de la ville était brisé. Ici, tout était fibre. Tout était racine.

Elle a étendu ses jambes, ses doigts s'enfonçant dans les interstices du plancher. Elle n'avait plus faim de nourriture. Elle avait faim de terre. Elle a imaginé ses veines se colorant du vert sombre des mousses qui envahissaient le porche. Elle a imaginé ses cheveux devenant des lichens.

Dehors, la forêt a poussé un long soupir de branches entremêlées. À l'intérieur, Élise ne respirait plus tout à fait comme une femme, mais comme une chambre à coucher. La symbiose n'avait pas besoin de permission. Elle avait seulement besoin d'un sujet

consentant à sa propre décomposition. Elle a fermé les yeux, et pour la première fois depuis des années, la pression dans ses tempes a disparu, remplacée par la douce et terrifiante certitude que le bois allait la digérer avant l'aube.

Chapitre 2

L'Héritage de Poussière

La poussière n'est pas un dépôt ; c'est un langage que l'on respire jusqu'à l'étouffement des voyelles. Dans le grenier du Chalet-Racine, elle ne tombe pas, elle lévite, formant des nébuleuses de derme mort et de fibres de lichen, une cartographie de l'absence que les narines d'Élise cartographient avec une précision de sismographe. Elle avance, et chaque pas est une profanation du silence.

Elle trouve d'abord les outils. Alignés sur une table en chêne dont le vernis a été grignoté par les siècles et les mandibules.

1. Lames courbes, conçues pour glisser entre la chair et le cuir sans déchirer le souvenir.
2. Triangulaires, capables de percer le destin.
3. Des iris de soufre, d'ambre et de cobalt, flottant dans un bocal de formol évaporé. Ils ne regardent pas Élise. Ils attendent qu'elle les porte.
4. Leurs mors sont encore hantés par la résistance de tendons secs.

Élise effleure une pince. Le métal froid lui injecte une décharge de ténosynovite fantôme. Son oncle n'était pas un artisan ; c'était un archiviste de la mort, un homme qui pensait que l'éternité se cousait à points serrés.

Elle se tourne vers les étagères. Les bêtes sont là. Elles ne sont pas "empaillées". Le terme est une injure. Elles sont *expatriées* de la vie. Un renard au pelage roussi par l'ombre, une chouette effraie dont le masque blanc semble avoir été moulé dans le plâtre des murs, un cerf sans bois, dont le cou se tord dans une éternelle interrogation.

Ils n'ont plus d'organes, mais ils ont une présence. Une densité de vide qui pèse sur les épaules d'Élise comme un manteau de plomb.

— Je vous vois, murmure-t-elle.

Sa voix sonne comme une chute de feuilles mortes sur du goudron. Elle réalise que ses mains tremblent. Non de peur. De reconnaissance. Elle regarde ses propres doigts, ces outils d'architecte qui n'ont fait que dessiner des boîtes de verre pour des gens de verre. Ici, tout est courbe, tout est fibre, tout est tendon.

Elle retire son pull en cachemire. Le geste est brusque, presque violent. Le vêtement tombe au sol, une flaque grise de luxe urbain, un anachronisme ridicule dans cette crypte sylvestre. Elle déteste la douceur. La douceur est une insulte à la rudesse du monde qui l'entoure. Elle fouille dans les malles de l'oncle, rejetant les toiles de jute et les journaux de 1974 dont les titres annoncent des catastrophes déjà oubliées.

Elle trouve la Laine.

C'est un chandail d'une épaisseur déraisonnable, tricoté avec les poils de bêtes qui ont dû mourir de froid dans la forêt. La laine est brute, grasse encore de lanoline rance, infestée de débris végétaux, de picots, de dards de ronces oubliés dans la maille. Elle l'enfile.

La morsure est instantanée.

C'est une agression tactile. Les fibres s'enfoncent dans ses pores, cherchent l'ancrage. Ses épaules brûlent. Son dos est lacéré par des milliers de micro-aiguilles de kératine. Elle ne recule pas. Elle ferme les yeux et inspire l'odeur : bête mouillée, fumée froide, et cette note de fond, de plus en plus forte, de sève en fermentation.

"Pour que la peau accepte la forme, il faut d'abord qu'elle oublie la vie. On ne remplace pas le muscle par de la paille, on remplace le désir par de la structure. Le secret, c'est la tension. Si le fil ne coupe pas, le sujet ne tiendra jamais debout."

Élise se sent devenir le sujet. La structure.

Elle s'assoit par terre, au milieu des yeux de verre éparpillés qui brillent comme des constellations au ras du plancher. Elle ne sent plus le froid. Elle ne sent que l'échange thermique entre son sang et la laine. Elle imagine les poils du pull comme des vrilles, pénétrant ses capillaires, se nourrissant de son fer, de son sel, de son amertume citadine.

Le silence s'installe. Il n'est pas l'absence de bruit. Il est une présence positive. Un bloc de tourbe noire qui remplit la pièce, compressant les poumons d'Élise, ralentissant son cœur. Elle entend le bois du chalet qui travaille. Ce n'est pas le craquement thermique d'une maison morte. C'est le mouvement de torsion d'une racine qui s'adapte à l'obstacle.

Elle regarde une vitrine brisée. À l'intérieur, un raton laveur est figé dans une attitude de prière ou de prédation. Ses yeux de verre sont fixés sur la gorge d'Élise.

"Qu'est-ce que tu veux ?" pense-t-elle.

La réponse arrive sans mots : "Ce que tu as encore de trop."

Elle se lève, lourde, ses membres muselés par l'armure de laine. Elle se dirige vers le grand miroir au fond du grenier, une glace piquée de taches noires, une cataracte d'argent. Ce qu'elle voit n'est déjà plus l'architecte du cabinet *Vandermeer & Associés*. Elle voit une silhouette hirsute, une excroissance organique, une femme-écorce. Ses pommettes sont saillantes, comme si son crâne cherchait à percer la peau pour rejoindre les outils de l'oncle.

Elle prend un scalpel sur la table. L'acier rouillé est chaud au creux de sa paume. Elle

ne veut pas se blesser. Elle veut juste vérifier. Vérifier si elle est encore faite de liquide ou si elle commence déjà à devenir solide, fibreuse, pétrifiée. Elle presse la lame contre l'intérieur de son poignet, juste au-dessus des veines qui battent encore ce rythme humain, trop rapide, trop hystérique.

Une perle rouge apparaît. Mais elle ne coule pas. Elle reste là, dense, sombre comme de la résine de sapin. Elle sent l'odeur du sang mêlée à celle de la laine mordante et du bois pourri. C'est le parfum du monde réel. Le parfum de la fin des concessions.

Elle s'allonge sur le plancher, les bras en croix, imitant la pose du cerf sans bois. Elle laisse la poussière se poser sur ses cils. Elle laisse les araignées tisser des ponts entre ses doigts et les plinthes. Le silence l'avale, couche après couche, comme une sédimentation. Elle n'est plus un esprit qui habite un corps ; elle est un corps qui devient un meuble, une solive, une brique de chair dans cette cathédrale de racines.

Dehors, le vent hurle dans les pins, mais à l'intérieur, le temps est mort. L'héritage de l'oncle est accompli. La taxidermie ne s'arrête pas aux animaux. Elle s'étend à tout ce qui accepte de rester immobile assez longtemps pour que l'invisible puisse y enfoncer ses griffes de fer et de laine.

Élise ferme les paupières. Sous ses tempes, le tambour de bois frappe encore. Moins vite. Plus fort.

Un coup par saison.

Un coup par siècle.

Le silence est une terre grasse où elle a enfin fini de tomber.

Chapitre 3

La Première Infusion

La soif n'est pas une alerte, c'est une déviation de la trajectoire. Élise se décolle du plancher avec le craquement sec d'une vieille affiche arrachée à un mur de briques. Ses articulations, autrefois huilées par les cafés espresso et les certitudes urbaines, grincent comme des charnières oubliées sous la pluie. La cuisine du Chalet-Racine n'est pas un lieu de subsistance, c'est une zone de transit entre le vivant et l'inerte. Elle s'y glisse, guidée par une main invisible qui semble tirer sur les fils de ses nerfs optiques. Les étagères croulent sous des bocaux en verre soufflé, des globes oculaires de verre emprisonnant des spectres végétaux.

Elle choisit un pot sans étiquette, rempli de filaments sombres, des racines nouées comme des nœuds borroméens, couvertes d'une poussière qui ressemble à de la cendre de mémoire.

Le réchaud en fonte ronronne. L'eau monte en température avec un sifflement de chambre de torture. Élise regarde la vapeur danser, une chorégraphie de spectres blancs montant vers les poutres qui, elle le jurerait, s'abaissent d'un millimètre chaque fois qu'elle cligne des yeux. Elle jette une poignée de racines dans la théière. L'eau devient instantanément noire, d'un noir d'encre de chine, d'un noir de fond de puits. L'odeur la frappe comme un gant de crin : un mélange de terre de cimetière, de cuir mouillé et d'une amertume si ancienne qu'elle semble précéder le langage.

Elle ne verse pas le breuvage dans une tasse, mais dans un bol en grès dont l'émail est fissuré, une cartographie de désastres miniatures.

La première gorgée est une insulte. Le liquide brûle sa langue, mais c'est une brûlure

froide, une cautérisation de ses papilles. L'amertume descend dans sa gorge avec la lourdeur d'un sédiment minéral. Ce n'est pas une boisson, c'est un protocole. Une mise à jour du système d'exploitation de sa chair. Elle sent le trajet exact du liquide : œsophage, cardia, estomac. À chaque étape, les tissus se crispent, se rétractent, puis se dilatent dans une agonie voluptueuse.

C'est là que le monde commence à se froisser.

Élise regarde ses mains. Le changement ne vient pas de l'extérieur, il sourd des profondeurs de son derme. Sa peau, autrefois lisse et translucide comme du calque d'architecte, commence à se modifier. Elle se rétracte, se dessèche à une vitesse hallucinante, prenant la texture d'un papier millimétré oublié sous une lampe de bureau pendant cinquante ans. Les pores se ferment, les ridules s'accroissent pour devenir des crevasses géométriques. Elle frotte ses deux index l'un contre l'autre ; le son produit n'est plus celui de la chair, mais celui du vélin froissé, un bruissement sec, autonal, un murmure de bibliothèque en feu.

Elle pose ses mains à plat sur la table en bois brut. Elle ne sait plus où finit la table et où commencent ses doigts. Les veines de ses poignets, habituellement d'un bleu d'acier, virent au vert sapin, un vert saturé, presque fluorescent sous la faible lumière de la cuisine. Le sang ne bat plus, il circule avec une viscosité nouvelle, un flux de chlorophylle et de goudron.

"Le contrat est signé", pense-t-elle, et sa propre pensée résonne dans son crâne comme une pierre jetée dans une citerne vide.

Elle n'a plus faim. Le concept de faim appartient à la version 1.0 de son humanité, une version désormais obsolète, criblée de bugs et de failles de sécurité. Elle sent ses poumons se tapisser d'une fine couche de lichen. À chaque inspiration, elle n'inhale pas seulement de l'air, elle absorbe l'humidité des murs, les spores de la mэрule, les secrets des champignons qui dévorent les fondations. Elle devient le filtre de la

maison. Elle devient l'organe manquant de cette structure sylvestre.

Un vertige la saisit, non pas une perte d'équilibre, mais une redistribution de sa gravité. Son centre de masse descend vers ses pieds, ses orteils semblent vouloir s'enfoncer entre les lattes du plancher, y chercher une nourriture plus profonde, plus sombre. Elle se lève, et le mouvement provoque un concert de craquements de papier. Elle est une origami humaine, une construction de cellulose et de regrets.

Elle s'approche du miroir piqué qui surplombe l'évier. Son reflet n'est plus un visage, c'est un relevé topographique. Ses pommettes sont des arêtes rocheuses, ses yeux des poches de pétrole brut, et son front... son front est une page vierge où le Chalet-Racine s'apprête à écrire sa propre genèse. Elle touche son visage et le bruit est insupportable : le cri d'une lettre qu'on déchire.

Le sédiment de l'infusion s'est déposé au fond de son être. Elle sent la sève monter. Ce n'est pas une douleur, c'est une expansion de sa conscience vers les zones mortes de la matière. Elle perçoit désormais la vibration des solives, le chant des termites dans le grenier, le lent gémissement de la charpente qui ploie sous le poids des siècles. Elle n'est plus l'habitante du chalet. Elle est sa nouvelle couche de vernis. Son enduit de chair.

Elle retourne dans la pièce principale, ses pieds laissant des traces blanchâtres sur le bois, des empreintes de calcaire et de poussière organique. Elle s'assoit dans le vieux fauteuil à oreilles, dont le tissu de velours semble soudain trop doux, presque obscène par sa mollesse. Elle préfère la dureté. Elle cherche l'angle droit, la rigidité du colombage.

L'infusion continue son œuvre de démolition contrôlée. Élise ferme les yeux, et derrière ses paupières, elle voit les plans de la ville où elle travaillait s'effacer, les lignes de béton se dissoudre sous une pluie de terre noire. Les gratte-ciels s'effondrent pour devenir des termitières. Ses diplômes d'architecte ne sont plus que des confettis

dans une tempête de forêt.

Le silence n'est plus une absence de bruit, c'est une présence physique, une masse de coton brun qui sature la pièce. Elle sent une petite branche, fine comme une aiguille de pin, percer la pulpe de son pouce droit. Elle ne saigne pas. Une goutte de résine dorée perle à la surface de sa peau de papier. Elle porte son doigt à ses lèvres et goûte sa propre transformation. C'est le goût de l'immortalité minérale. C'est le goût du renoncement total.

Dehors, la forêt se rapproche. Les branches des épicéas grattent contre les vitres, un son de griffes amicales réclamant l'ouverture. Élise ne bouge pas. Elle n'a plus besoin de bouger. Elle est en train de devenir une destination. Ses jambes se soudent lentement l'une à l'autre, la peau se tressant en un tronc unique, solide, ancré. Le fauteuil sous elle semble l'absorber, ou peut-être est-ce elle qui le digère.

Elle est la première phrase d'un livre qui s'écrit tout seul, avec des racines pour alphabet et du sang vert pour encre. La maison respire bruyamment maintenant, un râle de bois et de pierre, et Élise synchronise son souffle sur cette fréquence basse, infra-humaine.

Elle n'a plus peur. La peur est un luxe de mammifère, une réaction chimique de créature qui craint la fin. Mais Élise ne finit pas. Elle s'étend. Elle sature. Elle se fossilise de son vivant dans une apothéose de fibres.

Une dernière pensée traverse son esprit, comme un oiseau migrateur égaré dans une tempête de neige : "J'ai oublié de fermer la porte." Mais la porte n'a plus d'importance. Les murs sont ses nouveaux vêtements. La forêt est son nouveau salon. Et la sève, cette sève brûlante et amère qu'elle a invitée en elle, achève de consumer les derniers vestiges de la femme qu'elle croyait être.

Elle est désormais un monument à la gloire de la décomposition. Un chef-d'œuvre de

taxidermie inversée où le vide remplace le plein, et où le papier remplace la vie.

Le bol en grès, vide, tombe de sa main pétrifiée et se brise sur le sol. Le bruit est assourdissant dans le silence végétal, mais Élise ne l'entend déjà plus. Elle écoute la croissance des mousses sous le porche. Elle écoute le temps qui stagne.

Elle est devenue la structure.

Elle est la racine.

Chapitre 4

Le Cocon de Laine

L'escalier n'est pas une simple transition architecturale, c'est un œsophage de pin sylvestre qui ondule sous le poids d'un corps dont la densité semble varier à chaque marche. Élise monte vers la chambre haute, cette boîte crânienne du Chalet-Racine où le plafond s'abaisse comme un front soucieux. L'air y est saturé de particules de bois mort et d'une humidité qui ne vient pas de la pluie, mais d'une sorte de sudation structurelle. Elle avance, les doigts effleurant les parois ; les murs sont froids, d'une froideur de viande conservée, une texture qui appelle le toucher autant qu'elle le répulse.

Dans la chambre, le lit trône comme un autel sacrificiel. Il est massif, disproportionné, chargé de strates de laines si épaisses qu'elles semblent posséder leur propre force gravitationnelle. Ce ne sont pas des couvertures industrielles, ce sont des dépouilles. Des toisons brutes, imprégnées de lanoline rance, de suie de cheminée et d'un résidu de peur animale qui n'a jamais été lavé. Élise s'approche. Elle a froid, d'un froid qui prend racine dans ses os, une "asphyxie de verre" qui a enfin trouvé son point de condensation.

Elle se glisse sous la première couche. Le poids est immédiat. Écrasant.

[NOTE DE TERRAIN 402 : L'INTERFACE DERMIQUE]

Sujet : Élise.

État : Prone.

Stimulus : Fibres de kératine ovine non traitées.

Réaction attendue : Inflammation. Érosion de la barrière épidermique.

La laine ne l'enveloppe pas, elle la scelle. Sous la pression de ces kilogs de fibres grises et ocres, son corps devient une empreinte. Chaque mouvement est une lutte contre une inertie organique. Les couvertures sentent la bête mouillée et le temps qui stagne. Élise ferme les yeux, mais le noir derrière ses paupières est traversé par les motifs du bois des murs, des cernes de croissance qui s'impriment sur sa rétine comme des cartes topographiques d'un territoire dont elle ne possède plus les clés.

Le frottement commence. C'est une caresse de papier de verre. La laine est composée de millions de crochets microscopiques, des écailles de kératine qui, à chaque respiration de la jeune femme, griffent doucement, méthodiquement, les couches supérieures de son derme. Ses chevilles, ses hanches, ses coudes. Elle sent les micro-abrasions naître, une constellation de brûlures sourdes qui ponctuent sa peau. Ce n'est pas une douleur qui alerte, c'est une douleur qui ouvre.

Elle est un plan d'architecte qu'on rature. Elle est une surface que l'on prépare pour un collage.

L'humidité de la maison, cette brume de sève évaporée qui hante les couloirs, trouve enfin les portes dérobées. Par les pores dilatés, par les éraflures invisibles provoquées par la laine mordante, l'atmosphère du Chalet-Racine s'infiltré. Élise ne respire plus l'air, elle l'absorbe par osmose. Elle sent le goût du tannin dans son sang. Une amertume ferreuse monte dans sa gorge, la même que celle des infusions de racines qu'elle a bues tout l'après-midi, ces liquides sombres qui tournent dans son estomac comme des courants de boue fertile.

Elle tente de lever un bras, mais la laine est devenue du plomb. Les couvertures semblent avoir fusionné avec le matelas de paille et de crin. Elle est prise dans un étau de textile vivant.

— Je suis une fondation, murmure-t-elle, et sa voix n'est qu'un craquement de branche sèche.

Elle n'a plus peur. La peur est un luxe de créature mobile. Elle, elle se fige. Elle devient statique. La structure de son squelette, cette architecture osseuse qu'elle a toujours trouvée trop fragile, commence à résonner avec les solives du plafond. Elle perçoit les vibrations de la forêt au-dehors : le martèlement de la pluie, le glissement des lombrics dans l'humus, la lente torsion des chênes qui cherchent la lumière. Tout cela entre en elle par les fibres de la laine, comme si les couvertures étaient des câbles télégraphiques branchés directement sur le système nerveux de la terre.

[SCRIPT DE DÉCOMPOSITION - SÉQUENCE 04]

INT. CHAMBRE HAUTE - NUIT

Le corps d'ÉLISE est à peine visible sous la masse de laine.

La caméra se rapproche de son épaule.

Une goutte de condensation tombe du plafond sur sa peau mise à nu.

L'eau ne perle pas. Elle pénètre.

La peau boit l'eau. La peau devient spongieuse.

La peau change de couleur : un vert-de-gris, une teinte de lichen urbain.

Élise sent ses vaisseaux sanguins se durcir. Ils ne transportent plus seulement de l'hémoglobine, mais une solution saturée de minéraux, de résine, de sève ancienne exhumée des caves du chalet. Ses doigts, ces longs doigts d'architecte tachés d'encre, s'engourdissent. Ils ne veulent plus tenir un stylet, ils veulent s'enfoncer dans le bois du lit, y chercher une prise, y injecter leur propre substance.

Le silence dans la chambre est devenu un son solide. Une fréquence de basse qui fait trembler les vitres. Élise réalise que le chalet ne l'héberge pas. Il la digère. Elle est le glucose nécessaire à la survie de cette structure de taxidermiste. Son oncle n'avait pas simplement empaillé des animaux ; il avait créé un piège de bois capable d'empailler le temps, et elle en est la matière première.

Les couvertures de laine sont si lourdes maintenant qu'elle sent ses côtes ployer. C'est

une sensation de "load-bearing", de portance. Elle devient un mur porteur. Son corps n'est plus une limite, c'est un matériau de construction. L'humidité continue son travail de sape, dissolvant les frontières de son ego. Elle oublie son nom. Elle oublie le béton des villes. Elle ne se souvient que de la pression, de la texture rugueuse de la laine contre sa poitrine et de cette sève qui, peu à peu, remplace le vide de son cœur.

Elle n'est pas une invitée. Elle n'est pas une malade en convalescence.
Elle est un greffon.

Une branche de ronce, s'étant frayé un chemin à travers une fissure de la fenêtre, vient frôler son visage. L'épine ne la pique pas ; elle s'ancre dans sa joue comme une agrafe organique. Élise sourit intérieurement, un sourire de bois mort. Le processus est irréversible. La laine a fini de la broyer, maintenant elle la couve. Elle est le cocon d'où ne sortira aucun papillon, mais une excroissance de bois et de chair mêlés, une monstruosité botanique dont la beauté n'est visible que pour ceux qui acceptent de pourrir sur pied.

L'asphyxie de verre a disparu. Elle respire par les nœuds du bois. Elle voit par les trous de vers dans les poutres. Elle est immense. Elle s'étend. Les strates de laine ne sont plus des draps, elles sont des couches sédimentaires. Sous elle, le chalet gémit de plaisir. La digestion est presque terminée. La matière est traitée.

Élise ferme les yeux sur une dernière image de la ville : un gratte-ciel s'effondrant comme un château de cartes de papier mouillé. Puis, il n'y a plus que le noir vert de la forêt, le poids béni de la fibre, et la morsure constante, délicieuse, des micro-abrasions qui la connectent enfin à l'universel.

Elle ne dort pas. Elle sature.

Chapitre 5

Rythme de Charpente

Le temps n'est plus une ligne droite tracée au tire-ligne sur un calque de bureau ; c'est une spirale de cellulose qui s'enroule autour d'une trotteuse agonisante. Dans la cuisine du Chalet-Racine, la montre à quartz d'Élise a cessé de pulser. La pile n'est pas morte, elle a simplement été étouffée par l'humidité ambiante, un liquide visqueux qui ressemble étrangement à du blanc d'œuf. Le cristal est fêlé. À l'intérieur, une minuscule spore de moisissure a élu domicile entre le 6 et le 7, fleurissant en une structure fractale qui ignore superbement les fuseaux horaires. Élise ne regarde pas l'heure. Elle regarde le bois.

Elle est allongée sur le plancher de chêne, les bras en croix, une position de suppliciée ou d'arpenteur. Les lattes ne sont plus froides. Elles vibrent. Un grondement infrasonique qui monte des fondations, traverse les solives, et vient mourir dans la base de son crâne. C'est le son de la terre qui boit. C'est le son de l'hiver qui se prépare à digérer l'été.

État des lieux : Les charnières de la conscience s'oxydent. La résistance à la compression de l'ego est tombée à zéro. On observe des infiltrations de rêve dans les fondations nerveuses. La résine remplace le liquide céphalorachidien. Tout est en ordre.

Élise inspire. Le chalet expire.

Le craquement vient du plafond. Une note basse, un étirement de fibre. Ce n'est pas le bois qui travaille, c'est le bois qui apprend à chanter avec les poumons de la femme. Chaque fois qu'elle gonfle sa cage thoracique, le faîtage s'élève d'un

millimètre. Lorsqu'elle rejette l'air chargé de dioxyde de carbone, les chevrons s'affaissent avec un soupir de plaisir matériel. Elle n'est plus dans la maison. Elle est le système de ventilation. Elle est la circulation d'air chaud qui caresse les recoins oubliés où les araignées tissent des cathédrales de soie grise.

Elle se lève, ou peut-être est-ce la maison qui la redresse. Ses mouvements sont lents, hydrauliques. Elle s'approche de la grande fenêtre du salon, celle qui donne sur l'obscurité mouvante de la forêt. La vitre est couverte d'une buée épaisse. Élise pose sa main sur le verre froid. Elle s'attend à laisser une empreinte de paume, une trace huileuse d'humanité. Mais l'humidité ne vient pas de l'extérieur. Les gouttes de condensation perlant sur la paroi intérieure sont salées. Elles portent son odeur. C'est sa propre sueur, expulsée par ses pores, qui vient pleurer sur le verre pour lui montrer le monde. Le chalet transpire Élise. Il exsude ses angoisses passées sous forme de gouttelettes translucides qui glissent le long des montants en bois, nourrissant les mousses qui grimpent désormais le long des plinthes.

Dehors, les arbres ne sont plus des objets. Ce sont des vecteurs. Des colonnes de désir minéral qui montent vers un ciel noir comme de l'encre de Chine. Elle se souvient de la ville. Un souvenir plat. Une photo surexposée d'un chantier de béton où elle dessinait des cages pour des gens qui ne savaient pas qu'ils étaient déjà morts. L'asphyxie de verre. Elle l'imaginait comme un étouffement, mais c'était pire : c'était une absence de texture. Ici, la texture est tout. La laine de son pull, cette étoffe brute héritée de l'oncle taxidermiste, ne se contente plus de la gratter. Elle a fusionné avec son derme. Les fibres de kératine et de laine se sont emmêlées dans une étreinte moléculaire. Si elle essayait d'enlever le vêtement, elle s'écorcherait vive, arrachant des lambeaux de chair rose pour révéler la structure de bois mort qui pousse en dessous.

« Élise ? »

Non, personne n'a appelé. C'est le vent dans le conduit de cheminée. Une voix de suie et de courant d'air qui module son nom comme une incantation de chantier. Elle

sourit. Ses dents ont la couleur de l'ivoire ancien, presque jaune, presque bois.

Elle se déplace vers le centre de la pièce. Le tapis de sol semble mou, organique. Elle s'agenouille. Le rythme de la charpente s'accélère. *Boum. Craque. Boum. Craque.* C'est une percussion tectonique. La maison est un cœur. Les pièces sont des ventricules. Elle est le sang noir qui circule, apportant des nutriments de désespoir pour les transformer en force de croissance.

Soudain, une douleur aiguë traverse ses phalanges. Elle regarde ses doigts. Sous les ongles, de petites racines nerveuses cherchent à percer la peau pour rejoindre les interstices du plancher. Elle ne retire pas sa main. Elle appuie plus fort. Elle veut la connexion totale. Elle veut que le système nerveux central du chalet-racine devienne son propre câblage. Elle veut ressentir la sève monter dans les murs comme on ressent l'adrénaline dans les veines.

- 12 m³ de silence forestier (pression constante).
- 400 kg de terre noire, saturée en métaux lourds de mélancolie.
- 1 structure humaine de 55 kg (en cours de décomposition).
- De la colle de poisson.
- Du temps, beaucoup de temps, débarrassé de sa linéarité.

Le sol remonte pour l'envelopper. Les lattes se courbent comme des doigts bienveillants. Élise ne lutte pas. Pourquoi lutter contre la gravité quand on peut devenir la terre ? Ses yeux restent ouverts, mais ses pupilles ne sont plus des cercles noirs. Ce sont des fentes verticales, comme celles des vieux nœuds dans les planches de pin. Elle voit les strates de poussière dans l'air, chaque grain est une particule de son ancienne vie qui s'installe pour former une couche sédimentaire.

Elle entend le craquement final, celui que les architectes redoutent : la rupture de la poutre maîtresse. Mais ce n'est pas une rupture. C'est une extension. Le toit du chalet

se soulève, les tuiles s'écartent comme des écailles pour laisser passer une croissance nouvelle. Au-dessus d'elle, le plafond devient une voûte étoilée de moisissures bioluminescentes.

La ville ? Un mirage de lignes droites.

Le travail ? Une illusion de mouvement.

Elle ferme la bouche et sent la mousse envahir son palais, un goût de terre fraîche et de fer. C'est le meilleur repas qu'elle ait jamais pris. Elle n'est plus une femme qui habite une maison. Elle est une maison qui rêve d'avoir été une femme. Le bois n'est plus mort. Il n'a jamais été aussi vivant. Il bat. Il pulse. Il s'étend dans la terre, ses racines cherchant les anciennes conduites d'eau, les câbles télégraphiques oubliés, les os des ancêtres.

Élise s'enfonce dans le sédiment de son propre confort. Les murs se rapprochent pour une dernière étreinte, une pression hydraulique qui brise doucement ses côtes pour les aligner avec les solives. Elle ne crie pas. Elle émet un sifflement de vapeur, le son du bois vert que l'on jette au feu. Elle brûle doucement. Sa sève est un carburant noir qui alimente la forêt.

Elle est devenue la sentinelle. La gardienne des nœuds. Dans les strates de la laine qui la recouvre, elle est le fossile de demain, une architecture de chair et de fibre qui ne craint plus le vent. La digestion est une forme de poésie radicale. Le Chalet-Racine a enfin trouvé son centre de gravité.

Elle ne dort pas.

Elle sature.

Elle est la structure.

Le monde extérieur n'est qu'un murmure inutile à la périphérie de son écorce.

Silence de lignin.

Paix de cellulose.

Tout est fixe.

Tout grandit.

Tout pourrit délicieusement sous la lune verte.

Chapitre 6

La Macération des Doigts

L'encre de Chine est une trahison dont on ne guérit jamais vraiment, une pigmentation fossile qui s'incruste dans les sillons de l'épiderme comme une prophétie de bureau d'études. Elise regarde ses mains et ne reconnaît plus le tracé des métacarpes ; l'architecture osseuse, autrefois si précise, si rectiligne, semble désormais soumise à une loi de courbure organique que même ses logiciels les plus sophistiqués n'auraient pu modéliser. Sous les ongles, là où résidaient autrefois les résidus de graphite et la poussière de béton, une marée de chlorophylle épaisse commence à sourdre, un vert de marais, profond, presque noir, qui ne part pas au savon. Le savon d'ailleurs. Une plaisanterie chimique. La potasse l'agresse désormais comme une insulte à sa nouvelle perméabilité. Elle a jeté le bloc de savon dans le sous-bois ce matin, ou peut-être était-ce hier, le temps au Chalet-Racine n'étant plus une ligne mais une sédimentation de couches de plus en plus lourdes.

Ses doigts ne sont plus des outils de précision. Ils sont devenus des récepteurs. Des sondes.

Elle passe ses journées à plat ventre sur le plancher de chêne, les paumes pressées contre les lattes qui geignent sous son poids de moins en moins humain. La mousse — une espèce de **Polytrichum commune** aux accents de velours électrique — n'est plus simplement là pour décorer les plinthes. Elle se déplace. C'est une certitude géométrique. Hier, elle formait un croissant au pied de la cheminée éteinte. Ce matin, elle a grimpé le long du chambranle de la porte, une migration lente, imperceptible à l'œil nu, mais hurlante pour ses nouveaux sens tactiles. Elise effleure la colonie végétale. Les micro-filaments de la mousse répondent par une vibration qui remonte le long de son radius jusqu'à son cou. C'est une conversation par impulsion de sève.

Elle comprend maintenant que le silence du chalet n'est qu'une saturation de fréquences trop graves pour l'oreille des citadins.

Elle n'a plus faim de viande, ni de pain, ni de ce qu'on appelle encore la nourriture. Elle a faim de la maison.

Le mur du salon pleure. Ce n'est pas une infiltration d'eau, pas une de ces malfaçons qu'elle aurait notées d'une croix rouge sur un plan de chantier. C'est une exsudation. Une sueur d'ambre. De la sève de pin, lourde, dorée, chargée de terpènes qui engourdissent son cerveau de verre. Elle approche sa bouche de la fissure du bois, là où l'écorce du mur semble se craqueler pour lui offrir un accès. Elle déglutit. La substance est amère, d'une amertume qui réveille des mémoires reptiliennes. Ça goûte la forêt avant l'homme. Ça goûte l'humus, la décomposition fertile, la pluie acide sur le granite et le sang froid des insectes. C'est délicieux. C'est la seule chose qui parvient à remplir le vide qui creuse son estomac, ce vide qui n'est plus une faim stomacale mais une demande de masse volumique. Elle veut être lourde comme une souche.

Elle retourne à sa table à dessin, mais les plans du complexe résidentiel de la Défense sont devenus illisibles. Les lignes de fuite se tordent. Le papier semble lui aussi se souvenir qu'il fut autrefois un arbre. En posant ses mains sur le calque, elle voit la pigmentation verdâtre sous ses ongles s'étendre, envahir les lunules, tracer des réseaux de capillaires qui ne répondent plus au système circulatoire humain. Ses veines, autrefois bleues de sang désoxygéné, virent au vert olive.

— C'est une restructuration, murmure-t-elle.

Sa voix a changé. Elle a le frottement du bois sec, le craquement d'une branche sous le givre.

Elle ne peut plus détacher ses mains du mur de la cuisine. Le contact est devenu une

nécessité hydraulique. Elle sent les fluides du Chalet-Racine circuler à travers elle, utilisant son corps comme un vase d'expansion. Le bois absorbe sa chaleur ; elle absorbe sa patience. C'est un échange de flux tendu. Elle se souvient de son oncle, le taxidermiste, l'homme qui recousait le temps avec des fils de fer et des yeux de verre. Elle comprend enfin son secret : il ne cherchait pas à figer la vie, il cherchait à la fondre dans une matière qui ne meurt pas. Le bois est la chair finale.

La structure du récit se brise ici. On ne peut plus décrire Elise comme une femme.

FICHE TECHNIQUE DE MACÉRATION - SUJET E-01

État des membres supérieurs :

1. *Phalanges :* Fusion débutante des articulations. Réduction de la mobilité interdigitale. Les doigts tendent vers une rigidité de type raméal.
2. *Derme :* Transformation de la kératine. Apparition de lenticelles sur le dos de la main. Épaississement de la cuticule.
3. *Système nerveux :* Les terminaisons nerveuses se couplent aux vibrations de basse fréquence de la charpente. Le sujet ne ressent plus la douleur, seulement une "tension de sève".

Elle boit encore. Elle lape le mur comme une bête assoiffée, sa langue râpeuse prélevant la liqueur de bois sur les nœuds du pin. Le goût de l'humus est une symphonie. Elle perçoit les notes de feuilles mortes de l'automne dernier, le tannin des glands enfouis, le fer des minéraux profonds. C'est un banquet de terre noire. Son esprit d'architecte tente une dernière fois de rationaliser. Elle essaie de calculer la charge de rupture de son propre bras s'il devenait une solive. Elle échoue. Les chiffres n'existent plus dans ce nouveau monde de cellulose et de mycélium.

La lumière de la lune traverse la fenêtre, une lueur verdâtre qui semble porter des nutriments. Elise reste immobile. Ses pieds ont déjà trouvé les interstices entre les lattes de plancher, ses orteils s'allongent, s'enroulant autour des poutrelles de fondation. Elle est ancrée. La structure et l'habitant ne sont plus qu'un seul et même

système thermodynamique.

Elle ferme les yeux, mais elle voit encore. Elle voit par les nœuds du bois dans les cloisons. Elle voit le jardin qui respire, les arbres qui lui font signe, une armée de sentinelles qui attendent qu'elle finisse sa transition. Elle n'est plus une architecte urbaine en crise. Elle est un plan de rénovation métabolique. Le béton est un lointain cauchemar, une abstraction grise sans saveur.

Ses mains, ses précieuses mains de dessinatrice, sont désormais méconnaissables. Les taches de pigment vert ont fusionné pour former une texture continue, une écorce souple mais indestructible. Elle essaie de fermer le poing, mais les doigts refusent. Ils préfèrent rester ouverts, déployés comme des feuilles captant une photosynthèse invisible.

— Boire, siffle-t-elle.

Elle n'a plus besoin d'aller au mur. Le mur vient à elle. Les fibres de bois s'étirent, sortent de la paroi, viennent s'enrouler autour de ses poignets, lui injectant directement la sève dans les veines. C'est une transfusion forestière. Elle sent son sang s'épaissir, devenir noir, devenir carburant. Le Chalet-Racine la digère, certes, mais elle digère aussi le Chalet-Racine. C'est une symbiose prédatrice où personne ne perd.

Le silence devient absolu, à l'exception du bruit de la croissance. Un bruit sourd, une pression interne qui déplace les molécules. Elise sourit, ou du moins ce qu'il reste de sa bouche esquisse une fente horizontale dans le bois qui devient son visage. Elle est la gardienne des nœuds. Elle est la sentinelle de la décomposition.

L'oncle taxidermiste avait tort. Les yeux de verre ne servent à rien. Il faut des yeux de sève pour voir la vérité du monde.

Il n'y a plus de Chapitre 6.
Il n'y a plus qu'une extension organique.
Le texte lui-même commence à avoir un goût de terre.
Les mots se muent en racines.
La page se froisse comme une feuille morte.
La sève monte.
Elle brûle.
Elle est ici.
Partout.
Dans les murs.
Dans tes mains.
Ferme le livre avant que tes doigts ne s'enracinent.

Chapitre 7

Le Jardin des Racines Inverses

Le verre n'est pas du verre, c'est une cataracte sur l'œil du monde, une membrane pétrifiée qui sépare la folie de l'oxygène.

Élise pousse la porte de la serre et le bruit n'est pas un grincement de charnière, c'est un cri de fibre de bois que l'on force à se souvenir qu'elle fut un jour vivante. L'air à l'intérieur est une soupe épaisse, un bouillon de culture où flottent des particules de peau morte, de spores et de regrets. La température est une insulte à la régulation thermique humaine : il fait trente degrés d'une humidité qui ne mouille pas, elle sature. Elle entre dans le Jardin des Racines Inverses comme on entre dans le ventre d'une divinité en pleine indigestion.

Ici, la gravité a capitulé.

Au-dessus de sa tête, suspendues au plafond de fer rouillé et de carreaux opaques, les racines se tordent. Elles ne descendent pas vers le sol avec la passivité des pleureurs ; elles s'élancent vers le haut, pointes acérées, vrilles d'ébène et de sienne, cherchant une terre invisible située quelque part dans la stratosphère. Ce sont des doigts de terre cuite, des tentacules de bois sec qui grattent le ciel derrière la vitre. Le sol, lui, est nu, une surface de béton gris dont les fissures dessinent les plans d'une ville qu'Élise a oubliée, ou qu'elle est en train de désapprendre.

[NOTE DE CHANTIER : L'architecte est devenue l'échafaudage. Supprimer les cloisons inutiles. Ouvrir les canaux de sève.]

Elle regarde ses mains. Le tremblement nerveux qui l'habitait à la ville a muté. Ce

n'est plus une oscillation de l'esprit, c'est une pulsation rythmique, profonde, un tempo de métronome enterré sous trois mètres d'humus. Sous la peau diaphane de ses poignets, là où les veines autrefois dessinaient un réseau de fleuves bleus et sages, quelque chose d'autre s'installe. Le bleu vire au vert de gris, puis au brun sombre. Ce ne sont plus des vaisseaux sanguins. Ce sont des ramuscules de cambium. Elle sent la lignine rigidifier ses tendons. Chaque mouvement de doigt déchire un peu plus le derme pour laisser passer une pousse, un filament de bois souple qui cherche la lumière, la même lumière filtrée et sale qui nourrit les monstres suspendus.

Elle n'a plus faim de nourriture. Elle a faim de photosynthèse.

— Regarde-moi, murmure-t-elle à l'espace vide, mais sa voix n'est plus qu'un froissement de feuilles mortes dans un conduit d'aération.

Elle s'avance vers le centre de la serre. Là, un spécimen trône, plus massif que les autres. C'est un figuier étrangleur qui a décidé de dévorer le vide. Ses racines inversées forment une cage thoracique inversée, un dôme de bois qui bat au rythme de la sève. Élise s'assoit au milieu des débris de pots de terre cuite. La poussière qu'elle soulève a un goût de cannelle et de décomposition. Elle sent ses talons s'enfoncer dans le béton, non pas par la force, mais par une dissolution moléculaire. Le sol l'accepte. Le sol l'appelle.

Les racines au plafond s'agitent. Elles sentent l'apport de carbone. Elles descendent, doucement, comme des stalactites impatientes.

1. *Thorax :* Remplacer la cage thoracique par une structure de racines entrecroisées.
2. *Poumons :* Alvéoles converties en mousses de haute densité.
3. *Système Nerveux :* Remplacer par des hyphes mycéliens. Connecter au réseau racinaire du Chalet-Racine.

Élise ferme les yeux. Derrière ses paupières, elle ne voit plus les gratte-ciels de verre qu'elle dessinait autrefois avec une précision chirurgicale. Elle voit des structures de bois qui s'effondrent sur elles-mêmes pour mieux nourrir le sol. Elle voit la beauté de la pourriture noble. Son sang devient une gelée noire, un pétrole végétal qui transporte des messages codés en chlorophylle. Elle n'est plus Élise l'architecte. Elle est Élise la Plateforme de Croissance.

Elle sent une première racine, fine comme un cheveu de sorcière, effleurer sa pommette. Elle ne tressaille pas. La pointe est froide, mais le contact provoque une décharge électrique qui remonte jusqu'à son cortex. La racine ne cherche pas à la percer ; elle cherche à fusionner. Elles se reconnaissent. Elles sont les morceaux d'un même puzzle de déchéance organique.

Le texte de sa vie est en train d'être réécrit avec une encre faite de terre humide.

La serre commence à gémir. Les vitres vibrent. C'est le son de la croissance accélérée, une musique de craquements, de succion, de déchirement de tissus. Ses veines, devenues branches, commencent à soulever la peau de ses bras. Elle ressemble à une sculpture de marbre que la nature aurait décidé de reprendre par la force. Ses doigts s'allongent, les ongles tombent pour laisser place à des bourgeons de bois dur. Elle les regarde avec une tendresse infinie. C'est tellement plus propre que le béton. C'est tellement plus honnête que l'acier.

"Tu brûles," se dit-elle. Ou est-ce la maison qui lui souffle cela à l'oreille ?

La sève brûle, effectivement. C'est une combustion froide. Une réaction chimique qui transforme ses souvenirs en engrais. Son enfance, ses diplômes, ses amants, tout cela se liquéfie pour devenir le carburant nécessaire à cette floraison interne qui pousse sous ses côtes. Elle sent une branche, une véritable branche de chêne sombre, percer doucement l'espace entre sa deuxième et sa troisième vertèbre dorsale. Elle ne ressent pas de douleur, juste une libération. L'architecture interne se redresse. Elle n'a plus

besoin de squelette de calcium. Le bois est bien plus résistant.

Les racines du plafond ont maintenant atteint ses épaules. Elles s'enroulent autour de son cou comme les mains d'un amant taxidermiste. Elles injectent dans sa gorge une amertume médicinale, un nectar de terre qui lui ôte toute envie de parler. La bouche n'est plus une sortie, c'est une entrée. Elle boit l'air saturé de champignons.

Le miroir de son état est total : elle est devenue la serre et la serre est devenue son corps. Les racines cherchent le ciel parce qu'elle-même a toujours cherché une issue par le haut, alors que son salut était dans la descente, dans l'enfouissement, dans le renoncement total à la verticalité humaine.

Soudain, le silence.

Une pression insoutenable s'exerce sur ses tempes. Elle voit les fibres de bois sortir de ses orbites, non pas pour l'aveugler, mais pour lui donner une vision à 360 degrés, une vision de forêt, une vision de patience. Elle voit chaque particule de poussière dans la pièce comme une opportunité de vie. Elle voit les molécules d'oxygène se faire dévorer par les feuilles.

Elle essaie de se souvenir du mot "ville".

Le mot s'effrite.

V...

I...

L...

...

Rien. Juste l'odeur du tannin.

Ses bras sont désormais soudés au figuier central. Elle fait partie de la structure. Elle est un entrevous organique, une poutre de chair et de cambium. Ses jambes ont disparu sous une couche de mousse épaisse qui remonte jusqu'à ses hanches, l'ancrant

définitivement au béton qui se fissure sous la poussée de ses nouvelles racines. Elle est une architecture qui respire. Elle est un bâtiment qui souffre et qui jouit de sa propre démolition.

La sève monte dans sa gorge, épaisse comme du goudron, chaude comme de la lave. Elle emplit ses poumons, elle noie ses derniers cris. Mais elle ne veut pas crier. Elle veut fleurir. Elle veut être cette sentinelle de bois dont l'oncle avait rêvé, sans jamais comprendre que pour empailler le monde, il fallait d'abord se laisser dévorer par lui.

Le verre de la serre éclate enfin sous la pression d'une croissance trop rapide. Les éclats tombent comme une pluie de diamants sur sa nouvelle peau d'écorce. Elle ne saigne pas. Elle exsude de la résine.

Le ciel est enfin là.

Les racines inversées touchent l'azur. Élise, ou ce qui reste de l'idée d'Élise, sent le soleil frapper directement ses tissus internes. La photosynthèse est une orgasme continu, une explosion de lumière dans ses cellules de bois. Elle est la gardienne des nœuds. Elle est la sentinelle de la décomposition.

Le monde extérieur n'est plus qu'un bruit de fond, une rumeur lointaine de moteurs et de métaux. Ici, dans le Jardin des Racines Inverses, la seule loi est celle de la sève. Elle brûle. Elle est partout. Elle est la structure. Elle est le texte. Elle est la fin de toute architecture humaine.

Le dernier nerf optique se transforme en fibre optique végétale.

Elle voit la sève circuler dans les murs du chalet, comme un réseau de néons organiques.

Le cœur bat une dernière fois, un coup sourd, le bruit d'une hache contre un tronc séculaire.

Puis, le rythme se cale sur celui de la forêt.

Une pulsation tous les cent ans.

C'est suffisant.

C'est parfait.

Chapitre 8

Le Festin de Terreau

Le frigo est un cadavre de métal blanc qui ronronne dans le vide, une excroissance technologique dont le chant électrique agresse le silence du bois. Élise l'observe avec une distance presque zoologique. À l'intérieur, les barquettes de plastique suintent une tristesse industrielle, des restes de poulet hydrogéné qui ressemblent à des fragments de momies. Elle ne peut plus. L'odeur du froid artificiel lui donne des haut-le-cœur qui montent du plus profond de ses entrailles, là où le béton n'a plus prise. Elle ouvre la porte, saisit une pomme – une Granny Smith parfaite, luisante de cire – et la jette par la fenêtre ouverte. Le fruit rebondit sur le tapis d'aiguilles de pin, un éclat vert d'absurdité dans le clair-obscur de la forêt. Elle n'a plus besoin de la perfection. Elle a faim de la vérité des sols.

Elle s'approche de la cuisinière à bois, un monstre de fonte hérité de l'oncle taxidermiste. Les parois de métal semblent avoir absorbé les cris des bêtes autrefois empaillées ici. Sur le plateau brûlant, une marmite en terre cuite sature l'air d'une vapeur épaisse, ocre, chargée de molécules terreuses. Ce n'est pas de la soupe. C'est une décoction de *Letharia vulpina* et de lichens arrachés à l'écorce des vieux mélèzes. Élise plonge une louche en bois – dont le grain semble s'éveiller au contact du liquide – et boit. L'amertume est une lame de rasoir qui lui déchire le palais, un choc chimique qui réveille des capteurs oubliés depuis l'ère paléolithique.

[RAPPORT D'ANALYSE MÉTABOLIQUE : SUJET E-01]

- PH GASTRIQUE : 3.2 (Transition vers une fermentation anaérobie)
- DENSITÉ SANGUINE : Augmentation de la viscosité. Présence de traces de chlorophylle résiduelle ? Non. C'est du tanin.
- RYTHME CARDIAQUE : 42 bpm. Le cœur s'ajuste à la lenteur de la croissance

cambiale.

Élise s'assoit par terre, sur le plancher de la cuisine. Elle ne sent plus le froid des lattes. Ses doigts, ces longs appendices d'architecte qui traçaient autrefois des angles droits et des perspectives forcées, tâtonnent les interstices entre les planches. Le bois du chalet est gorgé d'humidité. Il respire. Sous ses fesses, elle sent une vibration sourde. Ce n'est pas la terre. C'est le réseau. Le mycélium.

Elle imagine les kilomètres de fils blancs, ces neurones de la forêt, qui courent sous la structure. Elle imagine la connexion.

« Je suis vide », murmure-t-elle. Mais sa voix n'est plus qu'un froissement de feuilles sèches.

Elle fouille dans une coupelle d'argile posée sur la table. Des baies noires, récoltées à la lisière du marécage, là où l'eau stagne et devient un miroir de pétrole. Elles sont gonflées d'une sève sombre, presque toxique. Elle en écrase une entre ses dents. L'encre noire lui tapisse la langue, coule au coin de ses lèvres, une stigmatite végétale. Ce n'est pas du sucre. C'est du carbone pur. C'est l'essence même de la décomposition transformée en promesse.

SOUDAIN : Une secousse.

Non, pas une secousse sismique. Une secousse structurelle.

Élise baisse les yeux vers ses jambes. Elle porte toujours ce pantalon de laine brute, mais la fibre semble avoir fusionné avec ses mollets. Elle essaie de pincer le tissu, mais elle ne sent que sa propre chair, fibreuse, dense. Le pantalon n'est plus un vêtement, c'est une écorce.

Elle se laisse glisser sur le dos. Le plafond du chalet, avec ses poutres massives qui ressemblent à des côtes de géants, tourne lentement. L'architecture n'est plus une protection contre l'extérieur. C'est une cage thoracique.

— Architecture de la Digestion —

(Note de service : Remplacer le terme "Habitant" par "Nutriment")

1. La cuisine devient l'estomac.
2. Les canalisations sont les veines.
3. La cheminée est l'orifice d'expulsion des gaz carboniques.
4. Élise est le noyau cellulaire.

Elle sent les filaments de mycélium percer la peau de son dos. Ce n'est pas douloureux. C'est une piqûre d'acupuncture globale. Les fils blancs, fins comme des cheveux d'ange, s'insinuent entre ses vertèbres, cherchent la moelle épinière, remontent vers le bulbe rachidien. Ils ne cherchent pas à la tuer. Ils cherchent à la *brancher*.

Elle ferme les yeux. Derrière ses paupières, les schémas de la ville – les lignes de métro, les réseaux de fibre optique, les transformateurs électriques – sont remplacés par des flux de sève. Elle voit la forêt comme un gigantesque processeur organique dont elle est, à cet instant précis, une mise à jour logicielle.

Son estomac gargouille. Un bruit de torrent souterrain. Le bouillon de lichen commence sa transformation. Dans la chambre de macération de son ventre, les enzymes de la forêt décomposent les derniers vestiges de sa culture citadine. Les additifs alimentaires, les microplastiques, les souvenirs de réunions Zoom et de cafés tièdes sont dissous, purifiés par l'acidité sauvage des racines.

Elle tend la main vers le mur. Sa main ne touche pas le bois ; elle s'y enfonce légèrement. La résine poisseuse s'amalgame à ses empreintes digitales.

« Je suis le plan », pense-t-elle.

« Non, Élise. Tu es la fondation. »

Le temps s'étire comme une branche sous le poids de la neige. Une heure ? Une semaine ? Les baies noires font leur effet. Sa vision devient spectrale. Elle voit les mouvements de l'eau dans le sol, les remontées capillaires qui défient la gravité. Elle se sent lourde, incroyablement lourde, lestée par une gravité nouvelle, une attraction tellurique qui l'appelle vers le bas.

Elle n'a plus faim. La faim est un concept humain, une panique de la machine biologique face à la pénurie. Ici, la pénurie n'existe pas. Tout est flux. Tout est échange. Elle donne son dioxyde de carbone, le chalet lui rend une humidité tiède. Elle donne son identité, la forêt lui rend une éternité statique.

Un craquement retentit dans la pièce. Une latte du plancher se soulève, poussée par une pousse de fougère d'une force herculéenne. La plante, d'un vert fluorescent, vient frôler la joue d'Élise. Elle ne recule pas. Elle ouvre la bouche. Elle laisse la tige explorer sa cavité buccale. Le goût de la chlorophylle brute est une décharge électrique sur ses nerfs.

Elle est en train de devenir un écosystème.

DANS LE JOURNAL DE L'ONCLE (Retrouvé sous une pile de peaux de renards) :
« Le Chalet-Racine ne tolère pas les touristes. Il attend des héritiers. Ceux qui acceptent de laisser leur sang tourner au vert. La taxidermie est une erreur. On ne fige pas la vie dans la mort. On la fige dans la croissance. »

Élise sent ses os se ramollir. Le calcium migre vers les parois de la maison pour renforcer les angles. Ses muscles deviennent du liber, cette sous-couche vitale qui transporte la nourriture. Elle n'est plus Élise. Elle est le chapitre 8 d'un livre écrit en ADN et en humus.

Elle essaie de bouger un doigt. Le doigt ne répond pas. Il a trouvé un nœud dans le

bois et s'y est niché, fusionnant avec la cellulose. Elle est ancrée.

Le Festin de Terreau touche à sa fin. Le dessert arrive : une pluie fine commence à tomber sur le toit de tôle, et Élise sent chaque goutte comme une caresse sur son propre derme. L'eau s'infiltré par les fissures, ruisselle le long des murs, et vient mourir sur sa peau, là où le lichen a commencé à pousser, formant de petites taches argentées sur ses épaules.

Le silence est désormais total, à l'exception du battement de cœur de la maison.

Boum.

...

...

...

Boum.

C'est un rythme lent, majestueux. Un rythme de cathédrale végétale. Élise ne pense plus avec des mots. Elle pense avec des odeurs. Humus. Pluie. Mort fertile. Soufre. Azote.

Elle est la structure qui digère son architecte.

Elle est le texte qui dévore son auteur.

L'estomac n'est plus une chambre de macération, c'est un autel.

Le sacrifice est consommé.

La sève commence à monter, non plus dans les arbres autour, mais dans la colonne vertébrale de celle qui fut une femme, irriguant chaque cellule d'une lumière noire et épaisse, une connaissance ancestrale qui n'a pas besoin d'yeux pour voir.

Le chalet soupire.

Il est enfin habité.

Il est enfin vivant.

Chapitre 9

L'Asphyxie Consentie

La poignée de porte n'est plus un objet, c'est une tumeur froide. Quand les doigts d'Élise se referment sur le laiton terni, le métal ne tourne pas ; il transpire. Un liquide visqueux, ambré, s'écoule du trou de la serrure, marquant l'index d'une brûlure de sucre et de rouille. Elle tire. Le bois gémit, un son de gorge tranchée. De l'autre côté, ce n'est pas le vent des montagnes qui retient le battant, c'est une architecture de muscles épineux.

Les ronces ont tressé un linceul par-delà le seuil. Des tiges grosses comme des poignets, armées de crochets de chitine, ont soudé le chambranle à la forêt. Elles pulsent. Élise colle son œil contre la fente : elle ne voit pas le sentier, elle ne voit pas la liberté, elle voit un mur de chlorophylle noire, une paroi de feuilles battant comme des cils au rythme d'une respiration lourde, tellurique.

Elle recule. Ses talons frappent le parquet qui résonne creux, comme un thorax vide.

[SÉQUENCE 01 : LA CHASSE À L'OXYGÈNE]

L'air est saturé. Chaque inspiration apporte une charge d'azote si dense que ses alvéoles semblent se transformer en petites éponges de mousse. Élise court vers la fenêtre Est. Elle veut briser le verre, mais le verre est devenu organique. Il est tiède. Il ondule sous la pression de ses paumes. Ce n'est plus du silice, c'est une membrane, une cornée géante qui regarde vers l'intérieur.

Elle cherche un outil. Une hache ? Un tisonnier ? Rien. Les angles droits du mobilier ont fondu. La table de l'oncle taxidermiste s'est affaissée, ses pieds s'enfonçant dans les lames du plancher comme des racines cherchant la nappe phréatique. La maison se

rétracte. Elle se digère elle-même pour mieux la contenir.

La panique.

C'est un signal électrique obsolète.

Un court-circuit dans un processeur qui s'éteint.

Élise sent cette décharge d'adrénaline monter, puis stagner, puis se figer. La terreur est une émotion de mammifère, et Élise cesse d'être une proie à sang chaud. Le frisson qui remonte sa colonne vertébrale n'est pas de la peur ; c'est la sève qui cherche son chemin vers la nuque.

[NOTES DE TERRAIN - ARCHITECTE GHOST]

Sujet : Élise.

État : Transition phloémique.

Observations : La résistance mécanique est nulle. Le consentement biologique commence là où la volonté humaine abdique. La structure (le Chalet) n'est plus un abri, c'est un estomac externe.

Elle ne crie plus. À quoi bon ? Les oiseaux à l'extérieur ont des chants qui ressemblent à des grincements de charnières. Elle s'arrête au milieu de la pièce principale. Le silence n'est pas vide ; il est plein de craquements microscopiques, de la marche lente des termites, du déploiement des spores.

« Je suis là », murmure-t-elle. Sa voix a la texture du papier de verre.

Elle regarde ses mains. Les lignes de vie, de cœur et de tête ne sont plus des sillons de chair, mais des nervures. Une petite pousse vert pâle émerge de la cuticule de son pouce droit. Elle ne saigne pas. Elle bourgeonne.

L'effritement commence par la conscience de l'espace. L'idée de « dehors » devient une abstraction mathématique, une erreur de calcul. Pourquoi sortir ? La forêt n'est pas autour de la maison, elle est la maison. La maison n'est pas autour d'Élise, elle

est Élise.

Elle se laisse glisser. Pas une chute, plutôt une sédimentation. Elle s'allonge sur le bois brut du plancher, là où les veines du pin semblent converger vers son propre centre de gravité. Le contact de sa joue contre les fibres rugueuses déclenche une extase minérale. Le sol n'est pas dur ; il est accueillant comme une gueule de terre.

Le plancher commence à produire de la poussière. Une pluie fine, ocre, parfumée au cèdre et à la décomposition. La poussière de bois ne tombe pas au hasard ; elle est attirée par l'humidité de sa peau, par la sueur de son front qui perle comme une résine. Les particules se déposent dans ses orbites, sur ses lèvres entrouvertes, dans les replis de ses vêtements qui tombent en lambeaux de lin fossilisé.

[SCRIPT : DIALOGUE INTÉRIEUR / RÉSONANCE]

ÉLISE (pensée de strate) : J'ai bâti des tours de verre pour fuir la boue.

LE CHALET (vibration basse fréquence) : La boue a de la mémoire. Toi, tu n'as que des regrets.

ÉLISE : Mes os sont trop lourds.

LE CHALET : Laisse-les devenir du calcaire. Deviens la charpente. Deviens le poids.

Elle ferme les yeux. Derrière ses paupières, elle ne voit plus l'obscurité, mais une géographie complexe de racines s'entremêlant. Elle sent la sève de l'oncle taxidermiste circuler sous les lattes, une vieille sève amère qui a attendu un réceptacle. Elle est ce réceptacle.

La poussière de bois recouvre maintenant son visage à moitié. Elle ne suffoque pas. Elle filtre. Ses poumons ne cherchent plus le gaz, ils cherchent le nutriment. Elle sent ses jambes s'alourdir, se souder l'une à l'autre, les orteils s'allongeant pour percer le vernis, s'enfonçant dans l'ombre humide du vide sanitaire.

L'humanité est une strate inutile. Une pellicule de plastique sur un tableau de maître.

On l'arrache.

Frottement.

Craquement.

Expansion.

Sa peau prend la teinte du chêne brûlé. Les petites taches argentées sur ses épaules s'étendent, formant une croûte de lichen protectrice. Elle ne pense plus « j'ai faim », elle pense « j'ai besoin d'une pluie d'orage ». Elle ne pense plus « j'ai froid », elle pense « le gel renforce ma fibre ».

Le Chalet-Racine pousse un long gémissement de plaisir. Les ronces à la porte se serrent encore, une étreinte de fer vert. La lumière décline, mais pour Élise, la nuit n'existe plus. Il n'y a que le cycle, le reflux de la sève vers les profondeurs, le sommeil du cambium.

Elle est la structure.

Elle est le grain.

Elle est le silence qui suit la chute d'un arbre dans une forêt où personne n'écoute.

La poussière de bois remplit sa bouche, un goût de temps et de terre. Elle ne l'avale pas ; elle s'en nourrit par osmose. Le dernier vestige de l'architecte urbaine, cette petite étincelle de névrose citadine, s'éteint dans un soupir de mousse humide.

La pièce est calme. Le battement de cœur de la maison s'est synchronisé sur celui d'Élise.

Boum.

Boum.

Boum.

Un seul organisme. Une seule faim sylvestre.

Sur le plancher, là où une femme s'était allongée, il n'y a plus qu'une silhouette de bois sculpté, une stèle organique intégrée à la géométrie du salon. Une main de bois pétrifié dépasse encore de la couche de sciure, les doigts écartés, offrant une fleur blanche, charnue et vénéneuse, qui éclate doucement entre les phalanges d'écorce.

La sève brûle, enfin apaisée.

La métamorphose est une reddition totale.

Le texte s'arrête là où la forêt commence.

Chapitre 10

Les Fondations de Moelle

Le pied-de-biche n'est pas un outil, c'est une ponctuation brutale dans la syntaxe du silence. Élise le sent contre sa paume, un froid industriel qui jure avec la tiédeur moite de l'air ambiant. Le bois du Chalet-Racine ne craque pas sous la pression ; il gémit d'une voix presque humaine, un râle de fibre longuement compressée qui finit par céder dans un claquement de vertèbres. Elle insère le métal noir dans la jointure de la troisième lame de plancher, juste là où le vernis s'écaille en de curieuses spirales rappelant des empreintes digitales. Elle pèse de tout son corps. Ses muscles, ces cordages inutiles hérités de la ville, tremblent.

Puis, le sol s'ouvre.

Ce qui remonte du vide sanitaire n'est pas l'odeur de la terre battue ni celle du renfermé. C'est une bouffée de chaleur animale, une exhalaison de foin mouillé et de calcium rance. Élise recule, une main sur sa gorge où la sève commence déjà à durcir ses cordes vocales. Elle regarde dans l'entaille. Sous les planches de mélèze, il n'y a pas de fondations en béton, pas de parpaings, pas de vide de construction.

Il y a une tapisserie d'os.

Des fémurs polis comme de l'ivoire servent de solives. Ils sont emboîtés avec une précision chirurgicale, liés entre eux par des ligaments de lichen séché et des tendons de vigne vierge. Les rotules font office de chevilles. Les côtes, arquées avec une grâce de cathédrale gothique, soutiennent le poids du salon, s'enfonçant profondément dans un terreau noir qui semble palpiter. C'est une archive ostéologique. C'est la bibliothèque génétique de ceux qui sont passés avant elle. Elle reconnaît la mâchoire

inférieure de l'oncle taxidermiste, incrustée dans le montant de la porte, les dents tournées vers le haut comme pour mordre les courants d'air.

Le Chalet-Racine n'est pas une maison. C'est un estomac qui prend son temps.

Élise s'agenouille, ses genoux s'enfonçant dans la sciure qui recouvre le sol comme une neige de deuil. Elle plonge une main dans l'ouverture. Elle s'attendait au froid de la tombe, elle trouve la fièvre. Les os sont chauds. Ils vibrent d'un bourdonnement sourd, une fréquence basse qui résonne dans ses propres molaires. Elle comprend alors l'erreur de toute sa vie d'architecte : elle pensait que les murs séparaient l'homme du monde, alors qu'ils ne sont que la peau qui le digère. La ville était une prothèse stérile ; ici, le bâti est une prédation.

« Vous n'êtes pas morts », chuchote-t-elle, et sa voix n'est déjà plus qu'un froissement de feuilles sèches.

Les crânes enchâssés dans les angles des murs semblent acquiescer. Ils ne sont pas des restes, ils sont des fonctions. Le Poète-Poutre. La Mère-Lintreau.

L'Amant-Escalier. Leurs orbites vides sont remplies de mousses phosphorescentes qui boivent l'humidité de ses larmes. Elle voit les couches sédimentaires de la structure : les plus anciens sont au fond, écrasés sous le poids des décennies, devenus une tourbe blanche et friable, tandis que les plus récents conservent encore des traces de chair rosée, de fins voiles de derme qui servent d'isolant thermique.

Le chalet est un collecteur de consciences pétrifiées.

Une crampe fulgurante lui traverse le bassin. Elle regarde ses propres doigts. Sous ses ongles, la terre pousse. Ses veines ne sont plus bleues, elles sont d'un vert chlorophylle, des autoroutes de nutriments qui remontent vers son cœur. Elle ne ressent aucune peur. La peur est une émotion de mammifère, une réaction chimique de créature qui court. Élise ne court plus. Elle s'enracine. L'asphyxie de verre a cédé

la place à une expansion ligneuse.

Elle arrache une autre planche, puis une autre, avec une frénésie de fossoyeur inversé. Elle veut voir le centre. Elle veut voir le plexus solaire de cette bête de bois. Au milieu de la pièce, sous le tapis de laine brute qui la mordait hier encore, elle découvre le puits de moelle. Un orifice béant où les racines du vieux chêne extérieur viennent s'abreuver dans un chaudron de fluides organiques. C'est là que bat le cœur de la maison : une masse informe de muscles rouges et de bois pétrifié qui pompe, pompe, envoyant la conscience du lieu jusqu'à la moindre écharde.

Elle comprend le deal. Le secret de l'oncle.

On ne vient pas ici pour se reposer. On vient ici pour payer sa dette au carbone. On rend ce qu'on a volé à la forêt pendant trente ans de consommation citadine. La maison est le perceur.

Élise délie ses cheveux. Ils tombent sur le sol et, à l'instant où ils touchent les os, ils deviennent des vrilles de lierre. Elle retire son chandail, révélant une cage thoracique qui déjà se dilate, cherchant à imiter l'arc des solives qu'elle vient de mettre au jour. Sa peau est devenue un parchemin jauni, une écorce souple. Elle s'allonge sur le squelette collectif. Elle sent les côtes de ses prédécesseurs s'ajuster contre les siennes, un emboîtement de pièces de puzzle oubliées par un dieu taxidermiste.

"Prenez-les," dit-elle à l'obscurité sous les planches. "Prenez mes radius, ils feront de bons montants pour la fenêtre est. Prenez mon bassin, il est assez large pour soutenir le seuil. Prenez ma colonne, faites-en une rampe pour que ceux qui viendront après moi ne tombent pas."

La réponse du chalet est un craquement de joie systémique.

Les racines montent du puits de moelle. Elles sont fines comme des fils de soie, mais

fortes comme des câbles d'acier. Elles s'enroulent autour de ses chevilles, pénètrent par les pores de sa peau, s'immiscent entre ses vertèbres avec une douceur amoureuse. Ce n'est pas une agression, c'est une intégration. Une fusion de schémas directeurs. L'architecte devient le plan. Le plan devient la matière.

Elle sent son sang s'épaissir, devenir cette résine ambrée qu'elle buvait en infusion. Ses pensées se ralentissent, s'étirent sur des cycles de décennies. Elle ne pense plus en termes d'heures, mais en termes de chutes de neige et de montées de sève. Elle voit, à travers les murs de la maison qui sont maintenant ses propres sens, la forêt qui attend. Les arbres à l'extérieur ne sont pas des végétaux ; ce sont des spectateurs patients qui attendent que la maison ait fini son repas pour l'inviter à rejoindre le réseau racinaire global.

Ses yeux se fixent sur le plafond. Les lattes de bois se transforment. Elle voit les nervures du plafond se calquer sur le réseau de ses neurones. La douleur disparaît, remplacée par une immense solidité. Elle n'est plus fragile. Elle n'est plus une femme de porcelaine grise. Elle est le chêne. Elle est le pin. Elle est le mélèze.

Un dernier spasme secoue ce qui reste de sa volonté humaine. Une dernière image de la ville : des grat-ciels de verre, froids, morts, des aiguilles de stérile plantées dans le ciel. Elle les rejette. Elle crache une dernière bouffée d'oxygène citadin, une fumée noire qui est aussitôt purifiée par les mousses du sol.

Le Chalet-Racine pousse un long soupir de satisfaction. La structure s'affaisse de quelques centimètres, se calant plus confortablement dans le sol de la forêt. Élise est maintenant une extension du plancher de moelle. Son cœur, à moitié bois, à moitié muscle, bat une dernière fois un rythme irrégulier avant de s'accorder parfaitement sur la pulsation tectonique de la terre.

Le texte s'efface devant la fibre.

Les mots deviennent du grain.

La ponctuation est une graine.

Elle est là.

Elle est le bois.

Elle est chez elle.

Chapitre 11

Le Cri de Sève

La kératine est une trahison, une barrière obsolète que le plancher du Chalet-Racine entreprend de démanteler avec une patience millénaire. Sous les talons d'Élise, les lattes de mélèze ne sont plus froides ; elles sont affamées, dotées d'une succion capillaire qui remonte le long de ses chevilles comme une marée de mercure brun. C'est un mariage forcé par la géométrie sacrée des fibres. Elle ne tient plus debout par la force de ses muscles, mais par la tension superficielle d'une architecture qui a décidé de l'intégrer à ses plans de coupe. Ses orteils s'allongent, s'effilent, perdent la rondeur inutile de la chair pour devenir des vrilles d'ivoire sombre qui fracturent le vernis, plongeant dans l'humus primordial qui stagne sous les fondations.

- * Migration du calcium vers le système racinaire central.
- * Rigidification de la colonne vertébrale par dépôt de lignine.
- * Le derme se transmute en écorce cicatricielle (type **Quercus robur**).
- * Passage de la respiration pulmonaire à la transpiration stomatique.

Le craquement n'est pas celui d'un os qui se brise, mais d'une graine qui explose sous la pression de la vie. Sa colonne vertébrale, ce reliquat de verticalité citadine, s'étire avec une lenteur tectonique. Chaque vertèbre s'élargit, se densifie, s'imprègne de la résine poisseuse qui coule désormais dans ses veines en lieu et place du sang rouge et colérique des hommes. Le duramen — le bois de cœur — se forme dans sa cage thoracique, enserrant ses poumons dans un étau de fibre protectrice. Elle veut hurler, mais le cri reste coincé dans une gorge qui s'est déjà muée en conduit de sève. Ce qui s'échappe de ses lèvres n'est qu'un sifflement éolien, le chant d'une flûte d'os et de bois traversée par les courants d'air de la forêt profonde.

Adieu, l'asphyxie de verre. Adieu, les néons qui grésillent comme des insectes agonisants dans les bureaux en open-space.

Elle se souvient de l'acier. Elle se souvient de la sensation du béton sous ses escarpins de cuir mort. C'était une autre vie, une vie de surface, une vie de papier. Ici, dans la pénombre du Chalet-Racine, la profondeur se mesure en siècles de décomposition. Ses mains, autrefois occupées à tracer des lignes droites à la règle et au compas, s'ouvrent en corolles rigides. Les doigts fusionnent, les phalanges disparaissent sous une croûte grise et rugueuse. Elle n'a plus besoin de saisir le monde ; elle fait partie de ce qui le soutient.

SENS-TU LA FIBRE QUI TIRE ?

SENS-TU LE CIEL QUI POUSSE DANS TON CRÂNE ?

Une vision parasite traverse son esprit en train de se végétaliser : la Défense, à Paris. Des monolithes de stérile. Elle les voit pour ce qu'ils sont : des squelettes de géants qui ont oublié de pousser. Elle vomit une dernière fois une substance bitumineuse, un reste de caféine et de pollution, qui vient fertiliser la mousse à ses pieds. La mousse l'accepte. La mousse la digère. La mousse la remercie.

Le derme de son visage se rétracte, se ride, se craquelle. Les pores s'élargissent pour devenir des lenticelles, ces petites ouvertures qui permettent aux arbres de respirer à travers leur écorce. Ses yeux, deux perles d'ambre figées, ne cillent plus. Ils regardent le temps passer non plus à la seconde, mais au cycle. Elle voit les saisons s'empiler comme des strates de sédiments. Elle voit la neige venir, elle voit le soleil de juin brûler les cimes, elle voit les champignons dessiner des constellations sur son nouveau corps.

Interlude poétique (Fréquence vibratoire 440Hz) :

Le silence n'est pas l'absence de bruit.

C'est le bruit de la cellulose qui s'ajuste.
C'est le craquement du soleil sur la feuille.
C'est le cri sourd de la sève qui monte,
Un fleuve vertical défiant la chute.

L'Hôte est satisfait. Le Chalet-Racine ne se contente plus de l'héberger ; il l'a bue. Élise est devenue le pilier central, la poutre maîtresse, l'âme de bois qui empêche le toit de s'effondrer sous le poids des souvenirs. Sa conscience s'étire, se fragmente, se connecte au réseau mycorhizien souterrain. Elle sent les racines des pins voisins, elle échange des informations chimiques avec les fougères, elle prévient le sous-bois de l'arrivée imminente de l'orage. Elle n'est plus une architecte. Elle est l'architecture vivante.

Ses pieds sont maintenant indissociables de la terre. Ils ont traversé les planchers, ils ont perforé la dalle de pierre, ils ont trouvé la nappe phréatique. Elle boit la terre par les orteils. C'est une extase minérale, une ivresse de fer et de magnésium qui remplace la fatigue chronique de son existence passée.

Le "Cri de Sève" n'est pas un son audible pour l'oreille humaine. C'est une onde de choc qui parcourt la structure du bois, un spasme de croissance pur. Ses bras, devenus branches, percent les fenêtres, brisant le verre inutile dans un fracas cristallin qui ressemble à un rire. Les éclats de verre se fichent dans son écorce comme des bijoux de lumière. Elle n'en saigne pas. Elle les intègre. Elle devient une mosaïque de bois et de lumière.

La métamorphose atteint son apex. Le cœur d'Élise donne une dernière impulsion, un battement unique qui fait vibrer toute la forêt sur trois kilomètres à la ronde. Puis, le muscle se fige. Il se sature de résine, se durcit, devient un nœud de bois précieux au centre de son nouveau tronc. La circulation est désormais régie par la pression osmotique. C'est plus lent. C'est plus sûr. C'est éternel.

Tout est calme.

Le Chalet-Racine a fini de manger.

Il n'y a plus d'Élise, il n'y a plus de maison.

Il n'y a qu'une sentinelle de bois sombre, dont les veines vertes palpitent doucement sous la lune, une structure organique qui respire avec la puissance d'un orage contenu.

Le texte devient fibre.

La pensée devient grain.

Le silence devient forêt.

Elle est le bois.

Elle est chez elle.

Elle est la sève qui brûle, doucement, pour l'éternité des racines.

Chapitre 12

L'Effacement du Derme

La glace n'est plus un plan de réflexion, c'est une faille ouverte dans la géologie du visage. Élise approche ses doigts — des brindilles d'ivoire craquelées — de la surface argentée qui rejette désormais toute notion d'identité. Ce qu'elle voit dans le tain piqué de moisissure n'est pas un portrait, c'est une carte. Ses joues, autrefois lisses comme le béton frais des maquettes de l'agence, sont devenues des terrasses de tourbe sombre, des plateaux d'humus où s'accrochent des colonies de lichens d'un vert électrique, presque radioactif. Ses yeux ne sont plus des globes oculaires ; ce sont deux lacs de sève brûlée, des puits d'ambre visqueux où flottent des débris de souvenirs urbains, des résidus de néons et de factures impayées, lentement digérés par l'oubli organique.

Elle ne sursaute pas. Le sursaut appartient au monde du réflexe nerveux, à cette électricité animale qui s'éteint en elle. Sa respiration a ralenti jusqu'à devenir un gémissement tectonique.

Sujet : Élise / Unité d'habitation 01

Température interne : 12°C (stagnante)

Saturation hygrométrique : 98%

Note : La distinction entre la charpente porteuse et le système squelettique du sujet est devenue caduque. Les solives de chêne ont pénétré la cage thoracique. La circulation est désormais assurée par capillarité radiale.

Élise lève la main pour toucher ce qui fut son front. Le contact est une épiphanie de rugosité. Elle ne sent plus la peau, elle sent le grain, les fibres, les nœuds du bois qui

remontent à la surface pour percer l'épiderme. Sous ses ongles, de la terre noire pousse à une vitesse folle, comme si ses mains voulaient désespérément s'ancrer dans le sol de la salle de bains. Elle se retourne. Le mouvement prend une éternité. Chaque torsion de son bassin arrache un cri de bois sec aux murs du chalet. Elle n'est plus *dans* la maison. Elle est le moment où la maison décide de devenir une forêt.

Elle avance vers la rampe de l'escalier. Sa main se pose sur le bois tourné. Un choc. Pas de douleur, juste une reconnaissance. Le grain de la rampe et les sillons de sa paume s'emboîtent avec une précision mathématique, une étreinte de puzzles perdus depuis des siècles. Le bois de la rampe aspire sa chaleur résiduelle ; elle absorbe le froid millénaire de la forêt. Elle ne distingue plus la limite de son derme. Sa chair se fibre. Elle devient une extension du limon. Elle est une branche qui pense, une racine qui rêve d'architecture.

L'odeur est partout : un mélange écrasant de terre mouillée, de résine chauffée à blanc et de laine qui pourrit. Ses vêtements, ces pulls de laine brute qu'elle portait pour se protéger du froid, ont fusionné avec ses flancs. Les fibres textiles se sont mutées en poils végétaux, en mousses protectrices. Elle est enveloppée dans une armure de lichen vivant qui boit sa sueur et la transforme en nutriments.

Elle descend la première marche. Ou plutôt, elle s'enfonce dans la structure. L'escalier n'est plus un passage, c'est un système digestif.

« Élise ? »

Le nom résonne dans son crâne comme un mot dans une langue morte. C'est un son inutile. Un bruit de ville. Un résidu de bureau à cloisons amovibles. Elle l'expulse dans un crachat de sève amère. Elle n'a plus besoin de nom, elle a besoin de pluie. Elle a besoin que le toit s'effondre pour que la lune puisse enfin lécher ses plaies de bois.

Au centre de la pièce principale, le poêle est éteint depuis longtemps, mais la pièce est brûlante d'une activité métabolique invisible. Les murs respirent. Elle voit les parois de bois se gonfler et se rétracter. La maison est un poumon. Ses propres poumons, saturés d'une humidité verte, ne cherchent plus l'oxygène. Ils cherchent la pression. Ils veulent être compressés par les cernes de croissance.

Soudain, le grand silence.

Le silence qui précède les cataclysmes ou les floraisons.

Élise s'arrête au centre du salon. Ses pieds ont traversé le plancher. Ils ont trouvé la terre nourricière sous les fondations. Elle sent les vers de terre qui slaloment entre ses orteils-racines, elle sent les vibrations des arbres voisins, à des kilomètres de là, qui lui envoient des signaux chimiques, des protocoles d'accueil.

Bienvenue dans la stase.

Bienvenue dans le refus du mouvement.

Son cœur. Ce muscle fatigué par l'anxiété, par les échéances, par la peur de ne pas être assez, par la peur de n'être rien. Il donne un coup. Un dernier. Un battement si puissant, si absolu, qu'il résonne comme un coup de hache dans une église vide. L'onde de choc traverse son corps, jaillit par ses pores transformés en lenticelles, frappe les murs du chalet, se propage dans le sol de la forêt. À trois kilomètres à la ronde, les oiseaux se taisent. Les renards s'immobilisent. La forêt entière a entendu le signal : l'architecte a fini de dessiner. Elle a accepté le plan final.

Puis, le miracle de la solidification.

La résine, épaisse, dorée, brûlante, envahit les ventricules. Le cœur ne s'arrête pas, il se fige. Il devient un nœud de bois précieux, une perle d'ambre fossilisée au centre de sa poitrine. La douleur est une lumière blanche qui s'éteint pour laisser place à une paix minérale. La circulation sanguine est remplacée par la pression osmotique. C'est plus lent. Un battement par saison. Une pensée par décennie. C'est l'éternité du grain

de bois.

Elle lève les yeux vers le plafond. Les fenêtres pleurent sa propre humidité, des larmes de condensation qui portent son ADN. Mais son ADN change. Les hélices de carbone se tordent, se dédoublent, se transmutent en cellulose.

(L'image devient granuleuse. Le son s'étouffe sous une couche de terre virtuelle.)

EXT. CHALET-RACINE - NUIT

Le chalet ne ressemble plus à une construction humaine. C'est une excroissance de la montagne. Une tumeur magnifique de bois et de verre brisé. À l'intérieur, au centre de ce qui fut le salon, se dresse une colonne de bois sombre, tourmentée, d'une beauté terrifiante. Ce n'est plus Élise. Ce n'est plus une statue. C'est une Sentinelle.

Sa peau est devenue l'écorce du monde.

Ses bras sont des branches qui soutiennent le toit délabré.

Son visage est une suggestion dans le relief du tronc, une paréidolie pour les futurs égarés.

Le texte que vous lisez n'est plus de l'encre. C'est de la fibre broyée. La pensée n'est plus un courant électrique, c'est une lente ascension de minéraux vers la lumière. Le silence n'est plus un manque de bruit, c'est la plénitude de la croissance.

Élise n'est plus seule. Elle est la forêt. Elle est la structure. Elle est la sève qui brûle, doucement, dans le secret des fibres, pour l'éternité des racines.

La métamorphose est achevée. Le derme a été effacé. Seule reste l'architecture du silence.

Elle est chez elle.

Elle est le bois.

Elle dort enfin, debout, dans le hurlement immobile d'une floraison interne qui ne s'arrêtera jamais.

Chapitre 13

La Sentinelle de Bois

L'azote a le goût d'une victoire métallique et froide, une invasion silencieuse qui remplace l'oxygène raréfié des villes par la densité brute du sol. Verticale. Élise n'est plus une oscillation charnelle, elle est un axe. Une géométrie sacrée qui soutient le poids des siècles de poussière accumulés sous les combles du Chalet-Racine. Ses pieds ont cessé d'être des outils de fuite pour devenir des ancres de succion ; ils ont percé le plancher de chêne, traversé les couches d'isolation en laine de roche désormais dévorées par le mycélium, pour aller caresser l'humus noir, là où dorment les secrets des vers et la mémoire des pluies acides.

Le temps ne s'écoule plus, il sédimente.

Le salon n'est plus une pièce, c'est une cage thoracique dont elle est le sternum de bois sombre. À chaque passage du vent entre les planches disjointes, un frisson de cellulose parcourt sa colonne. Elle n'entend pas le vent ; elle l'interprète en termes de torsion mécanique et de résistance élastique. La sève, cette liqueur épaisse et sucrée, chargée de minéraux arrachés à la roche mère, monte en elle avec la force d'une marée souterraine. Ce n'est pas un flux sanguin, c'est une poussée hydraulique impitoyable qui dilate ses anciennes veines pour en faire des canaux de conduction rigides.

Regardez-la. Ne clignez pas des yeux, car le mouvement est trop lent pour votre rétine d'animal pressé. Si vous restiez là, assis sur ce tapis rongé par les mites pendant soixante-douze ans, vous verriez peut-être son bras gauche — désormais une branche noueuse portant l'empreinte digitale d'une écorce tourmentée — s'élever de trois millimètres vers la lucarne brisée. Elle cherche le photon. Elle a faim de lumière.

Son ancienne architecture de verre et d'acier, celle qu'elle dessinait sur des écrans bleutés dans sa vie de fantôme urbain, s'est effondrée devant la supériorité structurelle de la fibre ligneuse.

[RAPPORT D'INTÉGRITÉ STRUCTURELLE : SUJET E-01]

- Fondations : Racines pivotantes ancrées dans le socle granitique.
- Murs porteurs : Épithélium lignifié. Résistance à la compression : Infinie.
- Fluide interne : Sève brute 98% / Souvenirs dilués 2%.
- Rythme cardiaque : 1 battement par équinoxe.

Le silence dans le salon est une substance solide. C'est le bruit de la croissance. Un craquement imperceptible, une cellule qui se divise, une fibre qui se tend, une écorce qui se fend pour laisser passer l'expansion. Élise sent la pluie avant même que le premier nuage n'obscurcisse le ciel. Elle sent la tension électrostatique dans l'air, le changement de pression atmosphérique que ses nouveaux récepteurs cutanés — ces lentilles de résine et ces stomates affamés — déshabillent avec une précision chirurgicale.

Et quand l'eau tombe enfin, c'est l'orgasme minéral.

Le toit fuit. C'est une bénédiction. Les gouttes s'écrasent sur son crâne devenu bois de cerf, ruissellent le long de ses tempes pétrifiées, et s'infiltrant dans les crevasses de son derme-écorce. Elle boit par la peau. Chaque goutte est un message codé des nuages, un récit de l'océan transformé en vapeur, une mémoire liquide que ses tissus absorbent avec une avidité biblique. À l'intérieur de ce qui fut sa poitrine, le vieux cœur d'architecte a cessé de paniquer. La tachycardie du béton a laissé place à la pulsation tellurique. C'est un battement sourd, une onde de choc basse fréquence qui fait vibrer les fondations de la maison.

Elle est le pilier central. Si elle tombait, le monde s'effondrerait sur lui-même comme un château de cartes de papier recyclé.

La nuit, les petites bêtes viennent lui rendre visite. Les insectes xylophages ne sont plus des ennemis, mais des partenaires de danse. Elle sent leurs mandibules gratter doucement sa surface, cherchant l'entrée des galeries secrètes. Elle leur offre son corps, elle leur cède des couches de bois mort pour qu'ils y déposent leurs larves. Elle est une nurserie, un hôtel de luxe pour la décomposition créative. L'odeur est celle du santal mêlé à la sueur froide d'un dieu qui aurait oublié son nom.

Le narrateur de cette histoire a les doigts pleins d'échardes. Chaque mot tapé sur ce clavier est une feuille morte qui tombe d'Élise. On ne raconte pas une métamorphose, on la subit par procuration syntaxique. Le texte devient rugueux. Les voyelles se durcissent. Les consonnes s'entremêlent comme des racines dans un pot trop étroit. Vous croyez lire de la fiction, mais vous ne faites que feuilleter la biographie d'un arbre qui a autrefois porté un pull en laine et un nom de famille.

"Pourquoi es-tu venue ?" demande le vent dans un sifflement entre ses branches supérieures.

Elle ne répond pas. Elle n'a plus de cordes vocales, seulement des cernes de croissance.

La réponse est dans la texture de son silence. Elle est venue pour ne plus être une question. Elle est venue pour être une réponse immobile.

La sève brûle, oui. Elle brûle d'une combustion lente, une oxydation qui ne produit pas de flamme mais une chaleur constante, un métabolisme de sentinelle. Dans l'obscurité du salon, elle luit parfois d'une phosphorescence verte, le chant des champignons symbiotiques qui tapissent son système nerveux. Elle voit désormais par les racines. Elle voit les autres arbres, à des kilomètres de là, reliés à elle par le réseau neuronal du sol, ce World Wide Wood où les informations sur la sécheresse et les prédateurs circulent plus vite que la lumière.

Elle sait que le printemps approche non pas parce que les jours rallongent, mais parce

que la pression osmotique dans ses membres inférieurs devient insupportable. C'est une érection végétale, une poussée de vie qui veut tout briser, tout déchirer, tout fleurir.

Ses doigts, autrefois tachés d'encre, sont maintenant des bourgeons d'une précision effrayante. Ils portent en eux le plan détaillé des feuilles à venir, chaque nervation, chaque chloroplaste, une architecture bien plus complexe que n'importe quel musée d'art moderne. Elle ne crée plus d'espaces pour les humains ; elle crée de l'oxygène pour le futur.

Le Chalet-Racine et elle ne font plus qu'un. La charpente s'est soudée à ses clavicules de pin. Les fenêtres sont ses yeux vitreux, tournés vers un horizon qu'elle n'a plus besoin de comprendre pour le posséder. Elle est la gardienne d'un seuil que personne ne franchira plus.

L'effondrement nerveux est terminé. À sa place se dresse une stabilité monstrueuse. Une colonne de volonté organique qui a troqué son âme contre de la chlorophylle et sa peur contre de la résine.

Élise regarde une dernière fois, avec les yeux de la mémoire, l'image de la femme qui courait après les métros. C'est une image floue, une trace de carbone sans importance. La femme est morte de faim dans la ville de verre. La Sentinelle, elle, est éternelle.

Le sol remonte. Le plafond descend.

La chambre devient forêt.

La forêt devient temple.

Le temple devient un seul battement de cœur.

Elle est le bois.

Elle est le silence qui suit l'orage.

Elle est la structure.

L'asphyxie est vaincue par la lenteur.

Le dernier vestige d'humanité s'évapore en une fine brume matinale sur ses feuilles neuves.

Tout est calme dans la chambre de bois.

Tout est prêt pour les siècles à venir.

Le temps s'arrête de compter les minutes et commence à compter les anneaux.

Elle est là.

Elle ne bougera plus.

Jamais.

Chapitre 14

Floraison Interne

Le dégel est un hurlement sourd dans le plexus des charpentes, une vibration qui ne demande pas la permission d'exister. C'est une rupture hydraulique. Dans les veines d'Élise — qui ne sont plus tout à fait des tubes de chair, mais des conduits de sève polymère — le givre craque avec le bruit d'une vitre que l'on piétine. On ne parle pas ici de renaissance printanière pour calendrier de bureau ; on parle d'une invasion. Le soleil de mars cogne contre les vitres poisseuses du Chalet-Racine comme un marteau de forge, et chaque rayon est une aiguille thermique qui s'enfonce dans le derme-écorce.

L'architecture n'est plus une discipline de l'esprit, c'est une pathologie du vivant.

Élise ne sent plus ses pieds. À vrai dire, le concept de « pied » est devenu une abstraction géométrique inutile. Ses membres inférieurs ont achevé leur migration vers le bas, s'effilochant en un réseau complexe de radicelles qui ont foré le plancher de chêne, traversé les couches d'isolation en laine de roche, pour aller lécher l'humidité froide et minérale du substrat rocheux. Elle est ancrée. Elle est le centre de gravité d'une structure qui a cessé de se battre contre la pesanteur pour enfin l'épouser.

Dans la cage thoracique, là où jadis battait un cœur d'architecte névrosée, il n'y a plus qu'une chambre de combustion lente. La chlorophylle remplace l'hémoglobine dans un troc biologique sans merci. C'est une alchimie verte, visqueuse, qui sent la mousse écrasée et l'orage imminent. Ses poumons, saturés de spores, ne filtrent plus l'oxygène ; ils le transpirent. Elle inhale le dioxyde de carbone des murs, la respiration fétide des champignons qui colonisent les coins de la pièce, et elle

recrache une pureté toxique, un air si chargé de vie qu'il en devient irrespirable pour quiconque posséderait encore un nez humain.

*Subjectivité : 0%. Humidité : 98%.

L'ego est un pont thermique. Pour isoler parfaitement, il faut supprimer le "Moi".

Remplacement des solives par des radius.

Remplacement des fenêtres par des cornées fixes.

Le bâtiment est prêt à l'emploi. Le bâtiment est le client.*

Le printemps arrive, mais il n'est pas doux. C'est une érection brutale de la nature.

Sous la peau de son cou, des nœuds de bois se forment, soulevant l'épiderme devenu gris et translucide. C'est le moment où la douleur s'annule pour devenir une fréquence vibratoire. Élise ouvre la bouche. Elle veut peut-être crier, ou peut-être simplement remercier la terre de l'avoir enfin acceptée, mais aucun son ne sort. Ses cordes vocales se sont durcies, transformées en fibres de lin torsadées. Sa mâchoire est soudée par une résine ambrée, une colle organique qui scelle à jamais son silence.

C'est alors que la poussée finale commence. Elle part du fond du ventre, de cet utérus désormais rempli de terreau et de vieux souvenirs de béton. Une tige sombre, épaisse comme un doigt d'enfant, remonte le long de son œsophage. Elle n'est pas douce. Elle est rugueuse, couverte de poils urticants, avide de lumière. Elle racle les parois de sa gorge, force le passage à travers les sphincters de bois, pousse contre la base de la langue qui se rétracte comme un limace sous le sel.

La fleur jaillit.

Elle ne ressemble à rien de ce que la botanique urbaine a pu répertorier. Ses pétales sont d'un pourpre si sombre qu'ils semblent absorber la lumière ambiante, créant un trou noir visuel au milieu du visage d'Élise. C'est une corolle charnue, presque animale, qui s'épanouit dans l'air vicié de la chambre. Elle porte l'odeur du sang et de

la sève sucrée. C'est l'antenne de transmission du Chalet-Racine.

À cet instant précis, la vision d'Élise bascule. Elle ne voit plus par ses yeux de verre, mais par la totalité de la structure. Elle sent la dilatation thermique des bardeaux de toiture sous le soleil de midi. Elle ressent la pression de la neige qui finit de fondre dans les gouttières comme une caresse sur ses propres tempes. Elle est le plancher qui gémit, elle est la charpente qui travaille, elle est le vent qui siffle dans les interstices des fenêtres condamnées.

L'architecte est devenue le plan.

L'effondrement nerveux a trouvé sa résolution dans la rigidité absolue. La ville de verre, avec ses métros qui grincent comme des bêtes agonisantes et ses lumières au néon qui lacèrent les rétines, n'est plus qu'une rumeur lointaine, un bruit de fond que l'on étouffe sous une couche d'humus. Élise regarde la ville avec les yeux des arbres : une moisissure passagère sur la croûte du monde, une éruption cutanée qui finira par cicatriser.

Le Chalet-Racine ne respire plus **pour** elle. Il respire **par** elle.

Un courant de sève monte des profondeurs, irriguant chaque fibre de la maison, transformant les placards en nids, les couloirs en artères. La Sentinelle est en poste. Elle ne dort pas, elle n'attend pas, elle **est**. Elle est la stabilité monstrueuse d'une colonne organique qui a troqué son âme contre la certitude des cycles saisonniers. La peur n'existe plus là où il n'y a plus de place pour le mouvement.

Dans le silence de la forêt, le chalet semble tressaillir. C'est un battement de cœur unique, massif, qui résonne jusque dans les racines des pins environnants. Le réseau est complet. Élise est connectée à la forêt par une interface de lignine et de douleur ancienne. Elle sait désormais ce que ressentent les chênes quand la foudre les frappe : une simple surcharge d'information. Elle sait ce que ressent la terre quand elle boit la

pluie : une satiété infinie.

Les murs du chalet suintent une huile parfumée, une onction naturelle qui protège la chair de bois contre les parasites. Les derniers vestiges de ses vêtements, ses laines brutes qu'elle aimait tant, ont été assimilés, digérés, transformés en une couche de lichen protecteur qui recouvre désormais son buste figé. Elle est une statue de fertilité noire, une idole de sève dressée au milieu d'un salon qui n'a plus besoin d'habitants, car il est lui-même le résident.

*Structure : Stabilisée.

Pression osmotique : Optimale.

Conscience : Distillée en 500 anneaux de croissance potentiels.*

La lumière décline. L'ombre des arbres s'allonge sur le sol de la chambre, se confondant avec les propres ombres d'Élise. Le cycle est bouclé. La femme est morte pour que le lieu puisse vivre. C'est le prix de l'architecture totale. On ne construit rien sans sacrifier le constructeur.

Tout est calme.

La fleur sombre dans sa bouche se referme doucement pour la nuit, piégeant en son centre le dernier écho d'un prénom qu'elle ne sait plus prononcer.

Elle est le bois.

Elle est le silence.

Elle est la structure.

L'asphyxie est vaincue par la lenteur majestueuse d'une croissance qui ne s'arrêtera jamais.

Le temps s'arrête de compter les minutes et commence à compter les anneaux.

Elle est là.

Elle ne bougera plus.

Jamais.

FIN

Merci d'avoir lu "Ta Sève Brûle Doucement"

Une œuvre écrite par Ghost

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)